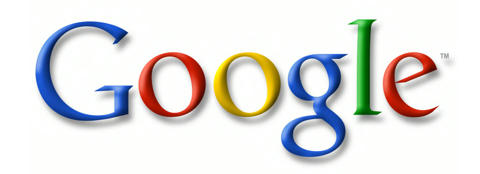
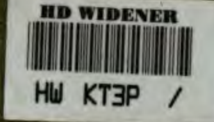
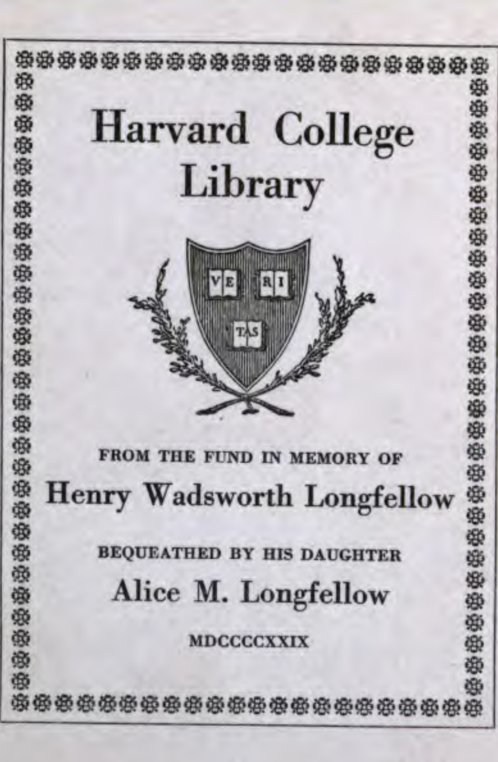



HD WIDENER
HW KT3P /


Harvard College
Library
VE RI
TAS
FROM THE FUND IN MEMORY OF
Henry Wadsworth Longfellow
BEQUEATHED BY HIS DAUGHTER
Alice M. Longfellow
MDCCCCXXIX

ÉVANGÉLINE

DE

LONGFELLOW

Traduction en vers français

PAR

A. BOLLAERT

Publiée à l'occasion du Millénaire de la Normandie

Précédée d'une Préface de l'Honorable PASCAL POIRIER, Sénateur d'Ottawa, et de lettres de MM. AUGUSTE GEORGE, Président de la Société Nationale des Professeurs français en Amérique, et PAUL HAREL (le Barde normand).

" Ne parle pas
" D'affection perdue et sans fruit. Ici-bas
" L'affection jamais ne se perd. S'il arrive
" Que de ses doux trésors un autre cœur se prive
" Ses ondes revenant à leurs sources un jour,
" Comme la pluie, enfant, les rempliront d'amour
" Sans cesse, et de fraîcheur, et ce que la fontaine
" Déverse lui retourne . . . "

(ÉVANGÉLINE, SECONDE PARTIE.)

⌘

EN VENTE CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
NEW YORK

A Madame CARLO POLIFÈME,

Fondatrice du Lyceum,

Société des Femmes de France à New-York,

laquelle s'est donné pour noble mission

de contribuer à perpétuer en Amérique

le type de la femme française

en sa grâce, sa poésie, et son dévouement

au Beau et au Bien,

— avec mes respectueux hommages

et ma sincère admiration —

ÉVANGÉLINE

en sa coiffe normande.

A. BOLLAERT.

PRÉFACE

DE L'HONORABLE PASCAL POIRIER

Sénateur d'Ottawa (Canada)

C'est Louis Veuillot, je crois, qui disait que les Etats-Unis ne comptent pas parmi les facteurs de la civilisation, parce que, dans l'ordre surnaturel, ils n'ont pas de grands saints, et, dans les beaux-arts et les lettres, de chefs-d'œuvre comparables à ceux de la vieille Europe.

Plusieurs, en France, le croient encore.

L'Evangéline de Longfellow, dont M. Bollaert offre au lecteur français une nouvelle traduction en vers, contribuera à détruire cette légende.

Ce poème est une idylle en même temps qu'une page d'histoire vengeresse.

C'est le récit de la dispersion par un gouverneur anglais, Lawrence, de la nation acadienne, petit peuple de laboureurs et de pasteurs, vivant heureux et paisible sur les riches prairies naturelles qui bordaient, en 1755, l'antique Baie Française, devenue la Baie de Fundy, au Canada.

Leurs pères, premiers colonisateurs de l'Amérique septentrionale, étaient venus s'établir à Port Royal, aujourd'hui Annapolis, à la Nouvelle-Ecosse, avant les Hollandais à New-York, avant les Puritains à Boston, avant les Canadiens à Québec.

Louis XIV, par le traité d'Utrecht, les avait livrés, eux et leur beau pays, à sa "cousine" la reine Anne d'Angleterre.

C'était, nous dit Longfellow, un peuple aux mœurs simples et pures:

" où sont les toits de chaume
" Du paisible village où coulaient autrefois
" Leurs jours — tels des ruisseaux qui coulent dans les bois
" Leur onde pure? — Encor qu'un peu d'ombre s'y mette,
" Celle que fait la terre — en tout temps s'y reflète
" L'azur du ciel!" —

L'existence qu'ils menaient rappelait par sa simplicité celle des pasteurs bibliques.

Un jour de septembre, le gouverneur les convoque, au nom du roi, dans l'église de sa paroisse. Les portes sont fermées; l'église est cernée par les soldats anglais, et du guet-apens où ils sont tombés, ils s'entendent, en pleine paix, déclarer prisonniers de guerre. Leurs biens sont confisqués, leurs villages incendiés sous leurs yeux, et eux-mêmes sont embarqués, les adultes d'abord, les femmes, les enfants, les vieillards et les malades ensuite sur des vaisseaux-pontons, pour être dispersés aux quatre vents de la mer, en un

" Exil sans fin et sans exemple dans l'histoire."

A Grand Pré, où se déroulent les premières scènes du drame-idylle, vivaient Gabriel Lajeunesse, fils de Basile le forgeron, et Evangéline, gracieuse et douce jeune fille, l'orgueil de son village et l'adoration de Benoit Bellefontaine, son vieux père, le plus considéré et le plus riche cultivateur des environs.

Ces deux enfants s'aimaient tendrement, comme Paul et Virginie, comme Marie et Brizeux, et attendaient, pour s'unir devant Dieu, la fin de la moisson prochaine.

Ils sont brutalement embarqués et jetés, séparés l'un de l'autre, sur des plages lointaines.

Leur vie se consume, désormais, à se chercher à travers les immenses étendues du Nouveau Monde; et quand Evangéline, devenue sœur de charité, rejoint enfin son fiancé, son bien-aimé Gabriel, c'est sur un lit d'hôpital, agonisant qu'elle le retrouve. Il la reconnaît, et meurt dans le chaste baiser qu'elle lui donne, comme un suprême viatique.

Cette plaintive histoire "chantée par les pins de la forêt" est une étude touchante de ce que contient de fidélité, d'intrépidité, de douce résignation, de sentiments tendres et profonds, le cœur aimant d'une vierge chrétienne.

La description de la vie champêtre des Acadiens est d'une grande fidélité historique. Le poème est plaintif comme une élégie, majestueux comme une épopée, et toujours les sentiments y sont d'une grande élévation.

Avant Longfellow, de grands poètes avaient chanté la vie des champs, ses jeux, ses amusements, ses chagrins, ses joies, ses peines d'amour. Mais leurs églogues et leurs bucoliques ne sont, pour ainsi dire, que des incidents de la vie. *Evangéline* est l'étude profonde d'une vie humaine toute entière.

L'auteur ne s'est inspiré ni de *Paul et Virginie* ni de *Hermann et Dorothée,* ni d'*Enoch Arden,* ni d'aucun poète bucolique moderne. C'est plutôt chez les anciens

qu'il est allé prendre, non pas précisément ses modèles, car *Evangéline* participe à la fois de l'idylle, du drame et de l'épopée, et qu'aucune œuvre de l'antiquité grecque ou latine n'offre un dissemblage pareil, mais le plan, l'affabulation de son poème et l'audace de sa métrique.

De Théocrite il a appris l'art de mettre son luth champêtre à tous les diapasons de la poésie, et à revêtir d'idéal les événements de la vie positive; Virgile, dans sa première églogue, lui a montré, en des vers d'une incomparable beauté, ce que peut avoir d'émouvant un cri de douleur sorti de la poitrine d'un paysan.

Evangéline et la première églogue sont l'une et l'autre le développement d'un même motif.

Virgile chante les douceurs de la vie des champs et gémit sur les horreurs de la guerre civile, les terres enlevées aux paysans, et ceux-ci, nus et sans ressources, jetés en exil. Longfellow raconte le crime de l'Angleterre arrachant à sa patrie tout un peuple paisible et confiant, pour le disperser, après l'avoir dépouillé de tous ses biens et laissé sans espérance humaine, au milieu des nations étrangères et hostiles.

> "*Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,*
> "*Nos patriam fugimus*"

dit Mélibée à son vieil ami Tityre: "Il nous faut " abandonner, il nous faut fuir le ciel de notre patrie, " ses doux rivages, pour nous en aller, les uns chez " les Africains brûlés par le soleil, les autres chez les " Scythes, ou en Grèce sur les bords de l'Oaxe rapide, " ou chez les Bretons séparés du reste de l'univers."—

"Far asunder on separate coasts the Acadians landed"

soupire la muse de Longfellow::

" Bien loin, séparément, au hasard, sous les cieux
" Les bons Acadiens sur des côtes diverses
" Abordèrent sans leurs troupeaux et sans leurs herses...
....
" Sans amis, sans foyers, sans espoir, de cité
" A village ils erraient..........................
....
" Ils cherchaient des amis, des foyers, des regards
" Connus jadis! Beaucoup d'entre eux, l'âme brisée,
" Hélas! ne demandaient à la terre épuisée
" Qu'un tombeau! plus d'amis pour eux, plus de foyer
" A l'horizon jamais ne devaient exister!
" Leur histoire est écrite au fond des cimetières!"

En maints endroits du poème on voit passer la grande ombre lumineuse du Cygne de Mantoue. Le tableau saisissant du vieux Bellefontaine expirant dans les bras d'Evangéline, aux lueurs de Grand Pré incendié, n'est pas sans rappeler Enée sauvant le vieil Anchise des ruines de Troie en flammes. Ces animaux qui, au retour du soir, se lamentent lugubrement, ces chiens qui hurlent de voir leurs maîtres partis, qu'est-ce sinon une réminiscence des "pins, des fontaines et des arbrisseaux" qui redemandent Tityre?

Sur un sujet moderne, Longfellow a fait des vers antiques. Il s'était nourri des classiques, et il aimait la France dont il connaissait, aussi bien que personne à Paris, et la langue et les auteurs.

La traduction d'*Evangéline* en vers français présente des difficultés parfois insurmontables. Les chefs-d'œuvre littéraires, à vrai dire, ne se traduisent pas. L'on a vu des reproductions à peu près parfaites des statues et des tableaux des grands maîtres, jamais des grands poèmes. Il faut lire en latin Virgile, en anglais Shakespeare, Dante en italien et Gœthe en allemand, pour saisir la forme subtile et se pénétrer de toute la pensée de ces auteurs.

Les vers lapidaires, et ils abondent dans Longfellow, ne se traduisent guère.

Pamphile Lemay, au Canada, s'y est essayé. Il n'a donné qu'une paraphrase élégante d'*Evangéline*. En France, Charles Brunel, Godfroi Kurt et, en dernier lieu, Louis Dépret, en ont fait, en prose, de louables traductions, mais c'est de la prose, d'où les formes gracieuses du vers sont forcément absentes. Etant donnée la nature de l'hexamètre anglais, peut-être eussent-ils mieux réussi en de la prose scandée, à la manière de Maeterlinck, laquelle se rapproche beaucoup du vers non rimé.

La traduction de M. Bollaert se recommande surtout par sa fidélité. L'alexandrin français serre de près l'hexamètre anglais. Il a le souffle. On sent qu'il est bien vivant.

Et c'est plus qu'un beau poème que nous offre M. Bollaert, c'est une bonne action qu'il accomplit. Il fait connaître à la France l'existence d'un petit peuple qui, au milieu du XVIIIe siècle, sut périr victime de son amour pour elle.

Les Acadiens que Lawrence et les soldats de la Nouvelle Angleterre dispersèrent, et qui furent :

" Disséminés, — ainsi quand octobre fait rage
" L'Aquilon furieux exerce son ravage
" Sur feuilles et poussière à la fois et soudain
" Les fait tourbillonner dans l'air, puis au lointain
" Océan à jamais toutes les éparpille!"

les Acadiens, dis-je, ont survécu à l'œuvre de destruction de leurs persécuteurs. Ils sont plus de cent cinquante mille aujourd'hui, dans les provinces maritimes du Canada, leur antique patrie, où quelques-uns d'entre eux occupent les premières places dans la magistrature, les professions libérales, et dans les hauts conseils de l'Etat, parlant toujours au foyer leur "douce langue française."

En quelques lieux du monde que l'ouragan les ait semés, en quelque endroit que la persécution les ait conduits pour les y faire périr, ils se sont cramponnés au sol où leurs tronçons ont pris de profondes racines. Par eux et par leurs frères canadiens de la province de Québec, la France vit encore, et non sans gloire, en Amérique. A la Louisiane, où l'un des leurs, M. Joseph Breaux, préside en ce moment la plus haute Cour de l'Etat, ils sont les derniers remparts de la langue et des traditions de la mère-patrie. Un autre descendant acadien, M. Edouard White (Le Blanc), vient d'être nommé *Juge en chef de la Cour suprême des Etats-Unis*. Au Nouveau Brunswick, à la Nouvelle Ecosse, et à l'île du Prince Edouard, ils rêvent de faire revivre une Nouvelle France canadienne à l'ombre du drapeau britannique.

On n'extermine pas un peuple qui ne veut pas mourir.

Un membre de l'Alliance française racontait tout récemment que, naviguant sur les côtes de la Bretagne, il engagea conversation avec le capitaine du vaisseau.

— " Mais vous autres Bretons," lui dit-il, " vous parlez français admirablement !

— " Je ne suis pas Breton, Monsieur."

— " Dans ce cas rien d'étonnant, puisque vous êtes Français !"

— " Je ne suis pas Français non plus."

— " Mais, alors, qu'êtes-vous donc ?"

— " Je suis Acadien, Monsieur."

PASCAL POIRIER.

Shediac, Nouveau Brunswick, Canada,
ce 19 mars 1911.

Lettre de Monsieur A. George, *président de la Société nationale des Professeurs français en Amérique.*

New-York, le 2 avril 1911.

Cher monsieur Bollaert,

Enfin, nous avons donc maintenant, grâce à vous, une excellente traduction en vers français d'*Evangéline!* Ce charmant poème, le premier que Longfellow ait consacré au Nouveau-Monde, n'a rien perdu de la popularité qui accueillit la première édition, en 1847, l'année même où le grands poète américain entrait dans sa quarantième année.

Cette popularité se comprend facilement, car il n'y a rien de plus profondément touchant que ce véridique récit: une jeune paysanne acadienne est brutalement séparée de son fiancé, quelques jours après la signature du contrat de mariage et le repas des fiançailles; elle le cherche en vain pendant de longues années, et finit par le retrouver mourant, dans un hôpital de Philadelphie, où elle va soigner et consoler les pauvres, comme sœur de charité.

Un critique américain a fait remarquer que cette idylle est assez simple en elle-même, et qu'on n'y rencontre pas ces épisodes dramatiques, ces aventures extraordinaires que certains poètes se plaisent à décrire. C'est possible, mais on y trouve la peinture des plus beaux sentiments qui puissent animer un

cœur de femme, l'abnégation, le dévouement et la fidélité; on admire la constance de l'héroïne à chercher son fiancé à des milliers de lieues de leur village natal, Grand-Pré, jusque dans les immenses savanes de la Louisiane, jusque dans un pauvre camp indien de l'Ouest.

Je suis persuadé que vos lecteurs français éprouveront un véritable enthousiasme pour cette noble fille des champs qui représente, avec tant de vérité, le courage et la loyauté de ces paysans de l'Acadie, acceptant délibérément la ruine et l'exil plutôt que de prêter le serment d'allégeance que l'Angleterre voulait leur imposer et de renoncer ainsi à leur piété filiale envers leur mère-patrie, la France.

Votre traduction est donc une œuvre utile, et je vous en félicite, non seulement à cause de son mérite littéraire — elle rend fort bien la simplicité voulue des vers de Longfellow — mais aussi parce qu'elle rappellera à ceux qui pourraient l'avoir oublié quels chers et impérissables souvenirs la France avait laissés, dès 1713, malgré le traité d'Utrecht, dans les cœurs de ses enfants de l'Acadie.

Votre bien dévoué,

A. GEORGE.

Lettre de Monsieur PAUL HAREL.

Mon cher confrère,

Le grand souffle de Longfellow passe dans la traduction que vous m'avez envoyée. On y retrouve la puissance et l'émotion du poète américain; on y remarque un tour spécial, mais c'est une grâce de plus.

En lisant vos beaux alexandrins, les hommes du Millénaire se glorifieront de l'origine normande d'Evangéline; ils verront s'élever, non sans ravissement, la coiffe du pays sur son front volontaire; ils aimeront beaucoup l'indestructible fidélité de son cœur.

Agréez, cher confrère, tous mes compliments.

PAUL HAREL.

ÉVANGÉLINE.

CONTE D'ACADIE.

C'est la forêt d'antan. Les verts sapins barbus
De mousse, au crépuscule assemblage confus,
Sont là debout pareils à des bardes druidiques
Qui murmurent des mots tristes et prophétiques,
Sont là debout pareils à de chenus joueurs
De harpe, dont la barbe en ses longues ampleurs
Descend sur leur poitrine, et, du fond de ses roches,
L'Océan dont les flots tumultueux sont proches
Entendant tout là-haut tant de chants désolés
Répond en grondements sombres, inconsolés,
Répond ainsi toujours, mêlant sa voix stridente
Aux cris de la forêt qui toujours se lamente.

C'est la forêt d'antan. Mais où sont tant de cœurs
Qui bondissaient ainsi qu'à la voix des chasseurs
Bondit le cerf des bois? Qu'est devenu le home
Des fermiers d'Acadie? où sont les toits de chaume
Du paisible village où coulaient autrefois
Les jours — tels des ruisseaux qui coulent dans les bois
Leur onde pure? Encor qu'un peu d'ombre s'y mette,
Celle que fait la terre — en tout temps s'y reflète

L'azur du ciel! — Hélas! elles n'existent plus
Les belles fermes! Les fermiers sont disparus,
Disséminés! Ainsi quand Octobre fait rage,
L'Aquilon furieux exerce son ravage
Sur feuilles et poussière à la fois, et soudain
Les fait tourbillonner dans l'air, puis au lointain
Océan à jamais toutes les éparpille!
Rien que ce qu'entre soi l'on en conte en famille
N'existe plus du beau village de Grand Pré!

Vous qui croyez qu'Amour, quand il est bien ancré
Dans le cœur, jusqu'au bout se nourrit d'espérance,
Supporte, brave tout, merveilleux d'endurance;
Vous qui croyez en la beauté du dévouement
De la femme, en sa force, écoutez un moment,
Encore qu'elle soit de tristesse infinie,
Cette histoire d'amour contée en Acadie,
En la belle Acadie, home des cœurs heureux!
Oyez ce que les pins encor chantent entre eux!

Première Partie.

I

En terre acadienne, à ce point du rivage
Que baigne le Bassin de Minas, un village
Dans un riant vallon se trouvait retiré,
Loin de tout bruit, modeste. On l'appelait Grand Pré
Pour ce fait que vers l'est ses immenses prairies
S'étendaient, où troupeaux de mille bergeries
Trouvaient de quoi brouter. Pour repousser les flots
Turbulents de la mer, les fermiers-matelots
Avaient par maint travail, avec beaucoup de peine,
Elevé de leurs mains des digues. A certaine
Epoque de l'année, en revanche, on ouvrait
Les écluses, et l'eau fluviale pouvait
Errer en liberté par les prairies entières.
A l'ouest comme au sud s'allongeaient des linières
Et de vastes vergers, et des champs de maïs
Sans clôture, partout dans la plaine, tandis
Que du côté du nord s'étalaient à la vue
Blomidon, la forêt antique, et, sous la nue,

Les hauts monts au sommet desquels brume et brouillard
Au large du puissant Atlantique, à l'écart,
Dressaient leur tente, d'où se voyait la vallée
Heureuse, tout en bas, par eux inviolée.
C'est là que le petit village acadien
Se trouvait au milieu de ses fermes, serein.

Chaque maison était solidement bâtie
De chêne et de sapin, ainsi qu'en Normandie
On en voyait dans les campagnes autrefois
Sous les Henris. De chaume étaient couverts les toits
A lucarnes, et des pignons faisant saillie
Sur les soubassements, donnaient l'ombre bénie,
Et protégeaient l'entrée. En été, chaque soir,
C'était là qu'en famille on aimait à s'asseoir —
A l'heure où Sol couchant de derrière un nuage
Versait de doux rayons, et par tout le village
Illuminait la rue, et dorait sur les toits
La girouette. Alors s'en venaient chaque fois
Se grouper les mamans avec les jeunes filles
Dans leur coiffe d'un blanc de neige si gentilles,
En jupe rouge ou bleue ou verte. De leurs mains
La quenouille passait en tous sens dans les lins,
Les lins d'or des métiers bavards dont les navettes
Accompagnaient la voix des bruyantes roulettes
Et les douces chansons des filles. Lentement
Tout au bout de la rue, et solennellement,

Apparaissait bientôt le curé du village.
Les enfants laissaient là tous les jeux de leur âge,
Et lui baisaient la main qu'il levait pour bénir.
Lui, marchait, paternel. En le voyant venir,
Les femmes se levaient, et, très-respectueuses,
Le saluaient. Content de les trouver heureuses,
Le vieillard souriait. — Bientôt les laboureurs
Rentraient des champs après leurs pénibles labeurs.
L'heure arrivait ensuite où le soleil recule,
Et, calme, s'étendait partout le crépuscule;
Et, chantant gravement la fin d'un autre jour,
L'Angelus résonnait dans une vieille tour.
Alors de tous les toits de chaume du village
Montait tout doucement, montait comme un nuage
D'encens une fumée aux tons pâles et bleus,
En spirales montait doucement vers les cieux,
Montait tout doucement — montait d'une centaine
D'âtres autour desquels régnaient la paix humaine
Et le contentement, Ainsi vivaient entre eux
Les fermiers d'Acadie, et sans malice, heureux,
Aimant Dieu, chérissant l'homme. Sur eux la crainte
Qu'inspirent les tyrans n'exerçait de contrainte,
Ni ce vice, l'envie. Ils n'étaient point jaloux
Comme on l'est dans nos grands Etats. Point de verroux
A leurs portes, et nuls barreaux à leurs fenêtres;
Mais leur maison restait—tel le cœur de ses maîtres,
Tel le jour même—ouverte à quiconque, et chez eux
Le plus riche était pauvre, et le plus pauvre heureux.

Dans un endroit plutôt écarté du village,
Et plus près de celui qui forme le rivage
Du Bassin de Minas, demeuraient le premier
Citoyen de Grand Pré, le riche et bon fermier
Benoit Bellefontaine, et, soignant son ménage,
La douce Evangéline, orgueil de ce village,
Sa seule enfant. Malgré soixante-dix hivers,
L'homme avait conservé la fraîcheur des fruits verts.
Il était resté droit, vigoureux — tel un chêne
Couvert de neige, et ses cheveux couleur d'ébène
Avaient de celle-là maintenant la blancheur,
Et ses deux joues avaient de même la couleur
Qu'ont les feuilles de chêne. Oh! comme elle était belle
A regarder, vraiment, l'adorable donzelle
En ses dix-sept printemps! Ses yeux étaient du noir
Qu'a la mûre croissant sur l'épine, le soir,
Dans les haies, et pourtant, comme pleins de caresses,
Combien doux ils brillaient à l'ombre de ses tresses!
Et son haleine était toute de pureté
Comme celle de la génisse ayant brouté
Dans la prairie; et comme encore elle était belle,
Quand elle allait porter de larges flacons d'ale
Brassée à Grand Pré même, au plus fort des chaleurs
D'été, vers le milieu du jour, aux moissonneurs!
Plus belle encore, oh que! les matins de dimanche,
A l'heure où de sa tour la vieille cloche épanche
Des sons pieux dans l'air, ainsi que le pasteur
Sur les gens prosternés au temple du Seigneur,

Jetant de l'eau bénite avec l'hysope, épanche
Des bénédictions les matins de dimanche,
Dans le bas de la rue étroite on la voyait
Passer, tenant en main avec son chapelet
Son missel, et portant la coiffe des Normandes,
Et la jupe de beau bleu pâle, et les deux grandes
Boucles d'oreille dont quelqu'un de ses parents
Avait fait la coûteuse emplette en d'autres temps
Sous le beau ciel de France, et que de mère à fille
On se laissait comme un souvenir de famille
Depuis bien des années! Elle était belle, mais
Un éclat plus céleste illuminait ses traits,
Une beauté plus éthérée à tout son être
Donnait encore plus de charme, quand au prêtre
Ayant dit ses péchés, elle s'en retournait
Sereine, avec l'amour de Dieu qu'elle emportait!
Quand elle avait passé, revenant de l'église,
On eût dit de la fin d'une musique exquise!

Solidement construite avec maint madrier
De chêne s'élevait la maison du fermier
Sur le flanc d'un côteau dominant le rivage.
Près de la porte, lui prodiguant son ombrage,
Croissait un sycomore, autour duquel grimpait
Le chèvrefeuille. Sous le porche sans cachet
Et taillé rudement, était une rangée
De sièges, et partant du cottage, une allée

Droite dans un verger spacieux conduisait,
Traversant sa longueur, ensuite se perdait
Dans le grand pré voisin. Sous le vieux sycomore
Etaient des ruches dont la forme unicolore
S'étalait. Au-dessus d'elles un appentis
Comme le voyageur en voit dans les pays
Eloignés, sur le bord des chemins de village,
Protégeant soit le tronc des pauvres, soit l'image
De la Vierge Marie. Et plus bas aperçu
Etait le puits avec son large seau moussu,
Et l'auge des chevaux, tout près. Contre l'orage
Abritant la maison et tout son voisinage,
Et leur servant ainsi d'utile contrefort,
Etaient les granges, puis la cour de ferme au nord.
C'était là qu'on voyait dans leurs coupes diverses
Les chars à larges roues, à côté d'eux les herses
Antiques, et les parcs à moutons. C'était là
Que dans sa majesté faisait du tralala
Le dindon princier parmi la gent plumée
Se pavanant, et là qu'à l'heure accoutumée
Chantait Maître le Coq avec la même voix
Dont le son avait fait tressaillir autrefois
Saint Pierre le contrit. Formant comme un village
Entre elles, de grand bon foin jaune de fourrage
Les granges regorgeaient. Chacune avait son toit
De chaume qui faisait saillie, et par l'étroit
Escalier qu'il abrite on arrivait en face
D'un grand grenier à blé, d'où, quelque temps qu'il fasse,

Monte une fraîche odeur. Par ce même escalier
On atteignait aussi le large colombier,
Chaste retraite des cent oiseaux qui l'habitent,
Etres doux, innocents, qui tout le jour récitent
Entre eux des mots d'amour, tandis qu'en airs bruyants
Sur la longueur du toit, tournant par tous les temps,
Des girouettes en grand nombre, résistantes,
Chantaient l'hymne du vent et des saisons changeantes.

En paix avec le monde, en paix avec son Dieu,
Le fermier de Grand Pré, suzerain de ce lieu,
Parmi ses terres que toujours le soleil dore,
Vivait, et près de lui la fille qu'il adore,
Evangéline, sa maîtresse de maison.
Ah! plus d'un jouvenceau pour qui c'est la saison
D'amour, s'agenouillant le dimanche, à l'église,
Près du banc où priait la jeune fille assise,
Et son livre de messe ouvrant d'un doigt distrait,
Tournait les yeux de son côté, puis les fixait
Sur elle, ainsi que sur la sainte la plus chère
De son profond amour, de son humble prière!
Heureux celui surtout qui par hasard pouvait
Toucher sa blanche main, ou dont la main frôlait
Timidement, comme on ferait d'une aile d'ange,
De son beau jupon bleu la plus petite frange!
Et de même, le soir arrivé, profitant
Des ténèbres, plus d'un jeune et beau prétendant

S'en venait à la ferme, et frappait à la porte,
Et, timide, attendait qu'Evangéline en sorte,
Ne sachant bien lequel battait le plus des deux,
Le lourd marteau de fer ou son cœur amoureux!
Ou quand c'était un jour de kermesse au village,
En l'honneur de son saint patron, plus de courage
Enhardissait le gârs, si bien que cependant
Que chacun tournoyait, le gârs tout en dansant
Pressait la belle main et soufflait la parole
D'amour, aveu furtif qu'on souffle, et qui s'envole
Et se perd dans la valse avec les autres airs
De musique. — Mais sur ces prétendants divers
Gabriel Lajeunesse avait la préférence,
Et seul se présentait en toute confiance.
C'était le jeune fils du maréchal ferrant
Basile, de chacun estimé, tout puissant
A Grand Pré, car on sait que, de mémoire d'homme,
Il n'est pas de métier qui soit respecté comme
Celui de forgeron. Basile de Benoit
Etait l'ami de cœur, et sous le même toit
Leurs deux enfants avaient dès l'âge le plus tendre,
Ainsi que frère et sœur, grandi. Pour leur apprendre
L'alphabet et les airs du rituel chrétien,
Comme aussi le plain chant, Père Félicien
Ensemble instituteur et curé du village,
Avait au même livre eu recours. Mais la page
Sitôt sue et le chant d'église exécuté,
Les moutards reprenant toute leur liberté,

S'échappaient, allaient droit à la ferme où Basile
Remuait les tisons de son bon air tranquille.
Arrivés là, devant l'entrée on se tenait,
Et les yeux grands ouverts, ravis, le contemplait,
Cependant qu'il posait comme une bagatelle
Le sabot du cheval content qu'on le dételle
Sur son genoux garni de cuir, et puis clouait
En artiste le fer à l'endroit qu'il fallait,
Tandis que près de lui la jante de charette
Comme un serpent de feu pliée en rond, muette,
Gisait à terre avec des cendres tout autour.
En automne, souvent, à la chûte du jour,
A l'heure où dans les champs ainsi que dans la rue,
L'obscurité s'étant par degrés répandue,
On eût dit que la forge en ses charbons ardents
Par chaque fente large ou petite, au dedans,
Bavait de la lumière et crachait de la flamme,
Ils regardaient marcher les soufflets, et quand l'âme
De la forge lassée entrait en son repos,
Et que mourait parmi les tisons encor chauds
Dans la cendre amassée à son tour l'étincelle,
Ils riaient de bon cœur, disant qu'à la chapelle
C'étaient les nonnes qui rentraient. L'hiver, souvent,
Rapides comme l'aigle, alors qu'il va fondant
Sur sa proie, en traîneau descendant la colline
On voyait Gabriel avec Evangéline
Sur la neige glisser, et bondir, et glissant
Disparaître au lointain des prés en bondissant.

Et que de fois encore, ensemble, dans la grange
Ils grimpaient, sans souci ni peur qu'on les dérange,
Jusqu'aux poutres de chêne où maints oiseaux jolis
Sous le chaume du toit avaient posé leurs nids,
Cherchant avidement la pierre précieuse
Que du bord de la mer l'hirondelle joyeuse
Rapporte, et qui rendra la vue à l'oiselet!
Heureux, combien! des deux, fillette ou garçonnet,
Qui la trouvait au fond du nid de l'hirondelle!
Plusieurs années ainsi pour tous les deux, d'une aile
Rapide, dans la joie innocente avaient fui,
Si bien qu'ils n'étaient plus des enfants aujourd'hui.
Gabriel Lajeunesse était un grand jeune homme,
Bien bâti, vigoureux, et son visage comme
La face du matin, éclairait et versait
La joie au cœur de l'être humain qui l'approchait.
Et ses pensées ayant mûri, c'était la vie
Active maintenant qui lui faisait envie.
Elle était devenue une femme. Elle aimait
Comme une femme sait aimer, elle espérait
Comme espère une femme, et ceux de la prairie
L'appelaient d'un doux nom: *Soleil Sainte Eulalie,*
Car c'était ce soleil, au dire des fermiers,
Qui devait de fruits d'or garnir tous leurs pommiers.
De même, quelque jour, la belle jeune fille
Serait comme un soleil qui non seulement brille,
Mais féconde, et par lui, par elle, la maison
De l'époux serait pleine, et, par toute saison,

Elle y ferait germer, croître, les bonnes choses,
La peuplerait d'amour, de joie, et d'enfants roses!

L'époque était venue où, plus froides, les nuits
Sont plus longues, l'époque où ses rayons bénis
L'Astre Roi retirant, majestueux et digne,
Plus tôt qu'aux jours d'été, pénètre dans le signe
Du Scorpion. Dans l'air moins léger et couleur
De plomb, sentant l'hiver, saison qui leur fait peur,
Voguaient rapidement mille oiseaux de passage,
Fuyant les mers du nord glacées ou tel rivage
Désolé, s'en allant vers les climats plus chauds
Des îles du tropique. Aux fermes, le repos
Régnait, et la moisson était toute rentrée,
Tandis qu'en la forêt, souvent, à la vesprée
Les sapins toujours verts et les chênes géants,
Comme autrefois Jacob et l'ange, avec les vents
De septembre luttaient. A de nombreux présages
Les fermiers se disaient que long et gros d'orages
Serait l'hiver. D'instinct l'abeille pressentant
Des jours de pénurie avait auparavant
Tant emmagasiné de miel que trop étroite
Pour tout le contenir, à gauche comme à droite,
Sous le vieil arbre vert la ruche en débordait,
Et plus d'un vieux chasseur indien affirmait
Que l'hiver serait froid, vu l'épaisse fourrure
Des renards cette année. Et tel dans la Nature

Entra l'automne, et tel chassa la floraison.
Puis, de près le suivant, vint la douce saison,
Celle que les pieux paysans d'Acadie
Nomment *l'été de la Toussaint*. De rêverie
S'imprégna l'air, et fut brillant d'une clarté
Magique. Le pays alors en la beauté,
En la chaste fraîcheur de la première enfance
Reparut. On eût dit comme une autre naissance.
La paix sembla régner sur la terre, et les flots
De la mer dont le cœur est toujours sans repos
Se calmèrent. Les sons des êtres qui respirent
Furent pleins d'harmonie, et tous se confondirent,
Ne faisant plus qu'un son, et les voix des enfants
Dans leurs jeux, dans les cours fermières les chants
Des coqs, dans l'air ambré le passage des ailes
Et le roucoulement des colombes fidèles,
Tout devint calme et doux, comme des mots d'amour
Qu'on murmure. Là-haut, le vieux soleil autour
Duquel s'amoncelaient des rayons d'or, propice,
Contempla la nature en bas avec délice,
Tandis qu'en la forêt, au loin, sur la hauteur,
L'arbre sous la rosée étalant la splendeur
De ses feuilles de roux, de jaune et d'écarlate
Toutes bariolées, en teinte délicate,
Etincelait — ainsi jadis chez les Persans
Le platane sacré qu'ils paraient d'ornements
Symboliques, et qu'ils couvraient de pierreries.

II

Il était revenu le temps des rêveries
En famille, le temps de paix, le temps d'amour
Sous tous les toits de chaume. A la chaleur du jour
Succédait la fraîcheur. Au repos faisaient place
Les fatigues d'été. Lentement de l'espace
Prenant possession, le crépuscule au ciel
Ramenait doucement cet astre fraternel
L'étoile du berger, et ramenait de même
Les troupeaux au bercail. Foulant le gazon blême,
Et reposant les uns sur les autres leur cou,
Et la narine large ouverte aux côtés d'où
Venait le frais du soir, ils cheminaient. En tête,
Fière de sa peau blanche et portant la clochette
La génisse aux yeux roux qu'Evangéline aimait
Pour ce l'on ne sait quoi d'innocent qu'elle avait,
S'avançait gravement, belle comme une almée,
Se sachant par un être humain sans doute aimée,
Et, derrière, venait le berger conduisant
Tous les petits moutons qui marchaient en bêlant,
Rentrant des prés fleuris qui bordent le rivage,
Où se trouvait pour eux le meilleur pâturage.
Derrière, patient et plein d'autorité,
Suivait le chien de garde en sa noble fierté

Native, allant à droite et revenant à gauche,
Tel un seigneur puissant dont sévère est l'approche,
Et remuant sa queue au long poil broussailleux,
Et faisant avancer les moutons, ceux d'entre eux
Surtout qui traînaillaient et manquaient d'énergie.
Quand le berger dormait, roi de la bergerie
Etait le chien, et quand, là-haut, dans la forêt,
En la nuit étoilée, à travers l'air muet
Hurlaient les loups de leur sombre voix nasillarde,
C'était lui qui veillant toujours, montant la garde,
Protégeait le troupeau. — Revenus des marais
Avec leur chargement énorme de foin frais
Dont la bonne senteur dans l'air du soir s'exhale,
Cependant que Phébé se levait douce et pâle,
A la ferme rentraient les chars. Joyeusement
Hennissaient, à la fin chez eux se retrouvant,
Les chevaux fatigués d'avoir foulé la terre
Tout un jour — la rosée humectait leur crinière
Ainsi que leurs fanons. Très-larges et de bois
Gaîment bariolé, maintes selles de poids
A longs glands incarnat ensemble étaient chargées
Sur leur dos vigoureux, et brillamment rangées
Se balançaient — Ainsi sous le poids de leurs fleurs
S'inclinent les alcées aux vivaces couleurs —
Et pendant ce temps-là les vaches patientes
Laissaient traire leur lait, calmes et bienveillantes,
Par la fille de ferme, et le bon lait mousseux
Dans les grands seaux tombait, d'un bruit harmonieux

Egayant leurs parois, bruit pareil au murmure
Des ruisselets chantant l'hymne de la nature,
Et de la cour là-bas montaient les beuglements
Des bœufs, et s'y mêlaient des rires éclatants
Auxquels faisaient écho les granges. Et tranquille
Lors tout redevenait — Puis une main virile
L'un vers l'autre amenait les solides battants
Des portes — Celles-ci rendaient des sons vibrants,
Et les tringles de bois grinçaient. Sans résistance
Chaque grange était close — Après quoi le silence
Régnait partout jusqu'à la prochaine saison.

Au chaud, devant un bon grand feu dans sa maison,
Nonchalamment assis dans son fauteuil de chêne,
Les coudes appuyés, Benoit Bellefontaine
Regardait la fumée en colonnes montant
Ensemble avec la flamme et parallèlement
Lutter, sans qu'un moment l'une ou l'autre recule,
Tout comme luttent dans une ville qui brûle
Des soldats ennemis. Sur toute la longueur
Du mur derrière lui, bougeant d'un air moqueur,
Ou bien gesticulant d'une façon grotesque,
Etait — tel un portrait d'homme dans une fresque —
Sa grande ombre — et tantôt celle-ci se perdait
Dans le noir, et tantôt de même revenait,
Cependant qu'au dossier du fauteuil, dans le chêne
Grossièrement sculptées à la mode ancienne,

Les figures riaient d'un rire presque humain,
En la lumière qui vacille, aux plats d'étain
Rangés sur le dressoir, et reflétant la flamme,
Comme des boucliers qui suivent l'oriflamme
En plein champ de combat reflètent tout le ciel —
Le vieillard fredonnait des chansons de Noël,
Des morceaux de vieux airs qu'au pays ses ancêtres
Chantaient sous la tonnelle ou bien le long des hêtres
Dans leurs vergers normands ou leurs clos bourguignons
Favoris du soleil par toutes les saisons.
Aux côtés de son père était Evangéline,
Sur une chaise assise, et sa blanche main fine
Filait le lin pour le métier qui se trouvait
Derrière elle, en un coin; charmante, elle filait
Le beau lin d'or soyeux, la douce jeune fille.
Par moments du métier s'arrêtait chaque aiguille,
Et la navette se donnait un court répit,
Tandis que de la roue allant toujours le bruit
Monotone comme un bourdon de cornemuse
Qui jette dans l'air libre une note confuse
Accompagnait tout seul en cadence les chants
Du vieillard, et semblait en joindre les fragments.
Comme dans une église, à certains intervalles,
Le chœur ne chantant plus, on entend sur les dalles
Des bas-côtés, parfois, de faux pas, ou les mots
Prononcés par le prêtre, ainsi chaque repos
De la voix du vieillard marquait de façon sûre
Le tic tac de l'horloge, en battant la mesure.

Un bruit de pas, soudain, comme ils étaient assis,
Au dehors résonna — Tournant dans son chassis
Cliqueta le loquet de bois. A sa prière
La porte sur ses gonds s'ouvrit familière.
A ses souliers ferrés, Benoit en un moment
Reconnut que c'était Basile le ferrant,
Et par des battements de cœur, Evangéline
Sut qui l'accompagnait. Lors, d'une voix câline:
" Ah! bravo!" s'écria le fermier, cependant
Qu'ils étaient sur le seuil tous trois se rencontrant,
" Bravo, l'ami Basile! allons! viens à ta place
" Sur la chaise là-bas qui te demande en grâce
" De t'asseoir, car elle est toujours vide sans toi.
" Viens vite près du feu qui flambe, et puis prends-moi
" Ta boîte à tabac frais avec ta vieille pipe
" Sur ce rayon là-haut. Car moi j'ai pour principe
" Que tu n'es jamais tant Basile que les jours
" Où ta bonne figure est dans tous ses atours
" A travers la fumée à frisons d'une pipe
" Ou celle de ta forge! oui! comme une tulipe
" Ta face est rouge alors et ronde, et resplendit
" Comme la lune des moissons quand elle luit
" A travers le brouillard des marais!" — Et Basile
Répondit au fermier de son bon air tranquille,
Cependant qu'il prenait près du feu, sans façon,
Sa place habituelle: "Ah! toi! le bon garçon!
" Benoit Bellefontaine! avec le mot pour rire
" Sur les lèvres toujours! Ah! vraiment, je t'admire!

" Tu n'es jamais plus gai que quand les autres sont
" Très-tristes, pressentant les misères qui vont
" S'amener, ne voyant partout que noir présage
" De malheur, la ruine enfin pour le village!
" Tu chantes, comme si, ma foi, chaque matin
" Un beau fer à cheval te tombait sous la main!"
Il se tut un instant, reçut la pipe aimée
Qu'Evangéline lui tendait tout allumée
Au feu d'un charbon pris dans les cendres, et puis:
" Quatre longs jours," dit-il, "sont écoulés depuis
" Que les vaisseaux anglais mouillent à l'embouchure
" Du Gaspereau, pointant — dame! la chose est sûre,
" On n'a qu'a constater—leurs gros canons sur nous,
" Dans quel but, nul ne sait, sinon que demain, tous,
" Nous devons nous trouver de bonne heure à l'église,
" Tel est l'ordre formel — afin qu'on nous y lise
" Un long écrit venu des mains mêmes du Roi,
" Lequel dans le pays aura force de loi.
" Ah! quoique sa teneur soit encore incertaine,
" Tous nos gens, va! Benoit, se font bien de la peine,
" Pressentent des malheurs pour le village entier!" —
— " Il se peut, mon ami," répondit le fermier,
" Qu'un dessein moins farouche amène à nos rivages
" Ces navires, et que la pluie et maints orages
" Inattendus, surtout de trop fortes chaleurs
" En Angleterre aient fait souffrir les laboureurs,
" Ruiné leurs moissons, et que sachant nos granges
" Pleines de blé, ces gens à figures étranges

" Viennent tout simplement chercher ici de quoi
" Nourrir leurs bestiaux et leurs enfants!"—"Crois-moi,
" Ce n'est pas du tout ça que l'on pense au village,"
Reprit le forgeron. Rouge était son visage;
Pensif, il secouait la tête, et l'on eût dit
Qu'il doutait. Un instant après, il poursuivit:
" On n'a pas oublié Louisbourg, oh! non, certe!
" Ni Beau Séjour, ni Port Royal! Déjà déserte
" Est plus d'une maison, et plus d'un villageois
" A fui vers la forêt, cherchant dans les hauts bois
" Un refuge, épiant de là l'avenir sombre!
" On nous a confisqué des armes en grand nombre
" Avec lesquelles nous nous serions défendus
" Si besoin s'en était montré! Nous n'avons plus
" Que le marteau de forge et que la faux de plaine!"
Le fermier doucement et la face sereine
Lui répondit: " Parmi nos champs de blé, parmi
" Nos terres, protégés par nos digues qu'ami
" L'océan vient buter, nous sommes plus tranquilles,
" Bien plus en sûreté, sans armes inutiles,
" Que ne l'étaient jadis nos pères dans leurs forts
" Qu'assiégeaient des canons pour y coucher des morts.
" Sois sans crainte, Basile! et que nul penser sombre
" N'attriste ce foyer, et n'y jette son ombre!
" Car c'est ce soir, tu sais, qu'on signe le contrat.
" La maison est bâtie, et la grange est à plat.
" Nos joyeux villageois ont fait le tout solide,
" Comme il faut, pioché la brune glèbe avide

" De produire alentour, et rempli de bon foin
" La grange, et la maison contient à chaque coin
" Assez de vivres pour durer toute une année.
" René Leblanc avant la fin de la journée
" Sera là devant nous avec son encrier
" De corne et sortira de son noir tablier,
" Ses parchemins, et sa superbe plume d'oie.
" Soyons donc gais, mon vieux ! et partageons la joie
" De nos enfants !" — Debout avec son amoureux
Au coin d'une fenêtre, elle et lui bienheureux
Et se tenant la main — la douce jouvencelle
Entendant ces grands mots si pleins de sens pour elle
Rougit, et comme à peine ils venaient d'expirer
Sur les lèvres de son vieux père, le fermier,
Entra, majestueux, le vénéré notaire.

III

Plié comme une rame en lutte journalière
Avecques le ressac aux bonds capricieux,
Plié, mais non brisé par l'âge, était le vieux
Notaire de Grand Pré. Jaunes comme la soie
Des bourres de maïs s'arrêtaient à mi-voie
Des touffes de cheveux au poil rude au-dessus
De sa nuque ; il avait le front haut ; retenus
Par des branches de corne antiques et sévères,
A cheval sur son nez reluisaient deux gros verres

De bésicles, et dans son regard on lisait
Une sagesse extrême et profonde. Il était
Père de vingt enfants, et plus d'une centaine
D'enfants de ses enfants — toute une armée humaine —
Grimpaient sur ses genoux pour écouter marcher
Sa large montre au lourd tic tac régulier.
Pendant quatre ans entiers, avant d'être grand-père,
A l'époque néfaste où l'on faisait la guerre,
Il avait été pris dans le camp des Anglais,
Et mis sous les verroux dans un vieux fort français.
Il en avait connu de rudes! Avec l'âge
Il était devenu plus avisé, plus sage,
Mais resté sans malice aucune et sans soupçon,
Car de la vie ayant appris mainte leçon,
Grande était sa sagesse et son expérience.
Il était résigné, simple comme l'enfance,
Tout le monde l'aimait, mais les petits surtout,
Car se faisant petit, il leur parlait de tout
Avec force détails, leur racontait l'histoire
Du Loup Garou rôdeur dans la forêt très-noire,
De ce lutin venant abreuver les chevaux
La nuit, du blanc Létiche, effroi de maints hameaux,
Ce spectre d'un enfant décédé sans baptême,
Lequel devait hanter, et sans qu'on le vît même,
Les chambres des petits. Il leur disait comment,
La veille de Noël, le bœuf roux en parlant
Réveillait les moutons endormis dans l'étable,
Voyant Jésus, comment telle fièvre incurable

Pouvait être parfois guérie en un moment,
Sans drogue, par le seul et simple attouchement
De certaine araignée enclose en la coquille
D'une noix, souverain remède de famille.
Il leur parlait aussi du pouvoir merveilleux
Qu'ont le fer à cheval à clous mystérieux,
Et le trèfle s'il a quatre feuilles, en somme
De tout ce qu'au village, et de mémoire d'homme,
On avait amassé de savoir. — Se levant
De son siège tout près de l'âtre, et secouant
Les cendres de sa pipe, alors maître Basile,
Le ferrant, étendit sa main droite, et tranquille,
Interrogea le vieux notaire: "Dites-moi,
" Père Leblanc," fit-il, " vous avez dû, ma foi!
" Vous rendre compte, ainsi que tous, du commérage
" Qui depuis quelques jours à travers le village
" Bat son plein, et pouvez sans doute en ce moment
" Nous procurer sur ce quelque renseignement
" Concernant ces vaisseaux, et ce qu'ils viennent faire."
A quoi modestement répondit le notaire:
" J'ai bien comme un chacun entendu commérer
" Nos villageois. Hélas! il me faut l'avouer,
" Je n'en sais pas plus long, partant ne puis vous dire
" Ni ce que sont ces gens ni ce qui les inspire,
" Pas plus qu'un autre, encor que je ne pense pas
" Qu'un désir malveillant ait dirigé leurs pas
" Vers ces rivages, car ils sont si pacifiques...
" Pourquoi nous molester alors?"—Prompt en répliques,

Le maréchal ferrant, de sa nature un peu
Irascible, à ces mots s'écria: "Mais, bon Dieu!
" Nous aurions, vous et moi, Leblanc, vrai! fort à faire,
" S'il fallait chaque fois éclaircir le mystère
" Des choses, et chercher leur pourquoi, leur comment!
" Un fait existe, là! c'est que journellement
" Quelque chose d'injuste ici-bas se perpètre,
" Et que chez les plus forts la seule raison d'être
" De leur droit, c'est leur force!" — Il était exalté,
Mais resté calme tout en l'ayant écouté,
Le notaire reprit: " Laissez que je finisse!
" L'homme est injuste, mais Dieu juste, et la justice
" Triomphe un jour! Je me souviens que quand j'étais
" Captif à Port Royal dans le vieux fort français,
" Souvent me consolait une très-simple histoire
" Dont les détails encore emplissent ma mémoire.
" Je vais vous la conter." — Cette histoire, le vieux
L'aimait plus que toute autre. Il n'avait rien de mieux
En guise d'argument et de saine réplique
A fournir, chaque fois que sur un ton tragique
Tel voisin venait lui narrer qu'à son égard
On avait mal agi. — Le vénéré vieillard
Lors commença: " Jadis dans une ville antique
" Dont j'ai perdu le nom, sur la place publique
" Etait une colonne ayant à son sommet
" Une statue en bronze et qui représentait
" La Justice, tenant d'une main la balance
" Et de l'autre l'épée, et chacune en silence

" Voulait dire que la justice présidait
" Aux lois de ce pays, et de même habitait
" Dans le cœur de ses gens comme dans leurs demeures.
" Jusqu'aux petits oiseaux qui séjournaient des heures
" Entières dans le creux de la balance, ou bien
" Y construisaient leurs nids, sans avoir peur de rien,
" Pas même de l'épée à la lame flambante
" Aux rayons du soleil, au-dessus d'eux pendante!
" Mais après quelque temps les lois de ce pays
" Se corrompirent; par la force fut conquis
" Le droit, et les petits devinrent les victimes
" Des puissants. Sous leurs pieds s'ouvrirent des abîmes,
" Ils furent asservis sous un sceptre de fer,
" Et le pays entier ne fut plus qu'un enfer.
" Or, il advint que chez un noble personnage
" Un collier de rubis et de perles, ouvrage
" D'un grand prix, se perdit. Si bien que sans raison
" Aucune, avant longtemps, se porta le soupçon
" Du personnage sur une jeune orpheline
" Servante en son château. La pauvrette! on fit mine
" De la juger. Ce fut très court. Pour en finir,
" Le juge décida qu'elle devait mourir.
" Sereine elle subit son inique supplice
" Au pied du monument même de la Justice.
" Mais, écoutez! voilà qu'au moment où montait
" Vers son Père là-haut dont le ciel l'attendait,
" Sa belle âme innocente, une forte tempête
" Se déchaîna soudain par la ville muette,

“ Et la foudre gronda sur le fier monument
“ Et frappa la statue en plein milieu! Brisant
“ Dans sa fureur les deux plateaux de la balance
“ Que tenait la Justice, en un fracas immense
“ Elle les envoya rouler sur le pavé,
“ Et dans le creux de l’un des plateaux lors trouvé
“ Fut le nid d’une pie, et dans la molle argile
“ De ses parois était, je vous le donne en mille!
“ Etait le beau collier de perles enlacé!
“ Et tous surent alors ce qui s’était passé...”
Ainsi se termina le récit du notaire.
Sceptique comme avant, mais réduit à se taire,
Le forgeron était debout, silencieux,
Pareil à tel de nous de parler désireux,
A qui manquent les mots, et toutes ses pensées
S’étaient sur sa figure en plis comme figées. —
Telle pendant l’hiver, fantasque, nous voyons
La vapeur congelée aux vitres des maisons.

Alors Evangéline alluma sur la table
La lampe de laiton massive et vénérable,
Puis remplit jusqu’au bord le large pot d’étain
De bonne bière fraîche, à couleur de châtain
De noyer, pour sa force à Grand Pré renommée,
Et procédant d’après la norme accoutumée,
Le notaire tira de sa poche un papier,
Sa longue plume d’oie et son vaste encrier,

Ecrivit de main ferme, avec la date, l'âge
Des jeunes amoureux promis en mariage,
Etablissant dessous jusqu'au moindre détail
La dot d'Evangéline en moutons et bétail
Consistant, et le reste, ainsi que de coutume
Fut dûment stipulé par la maîtresse plume.
Et cela fait, suivant le cérémonial,
Le notaire apposa son sceau notarial,
A forme de soleil tout rutilant, en marge
Du contrat. Le fermier, ensuite, de sa large
Bourse de cuir sortit d'un geste jubilant,
Et posa sur la table, en bons jetons d'argent
Authentiques et durs, trois fois les honoraires
Qu'en ces occasions on alloue aux notaires.
Cela fait, le vieillard se leva, puis bénit
Les fiancés, et son ministère finit
Incontinent. Ensuite il éleva son verre
Qu'Evangéline avait rempli de bonne bière
Pour la seconde fois, et but à la santé
Des jeunes gens, ainsi qu'à leur prospérité,
Et tout en essuyant ses deux lèvres où l'ale
Moussait encore, il fit de façon solennelle
Sa grande révérence, et sortit, cependant
Que les autres assis devant le feu flambant
Songeaient silencieux. Bientôt Evangéline
Alla prendre un damier dans l'armoire voisine,
Et le jeu commença. Pour gagner, les deux vieux
Faisaient tous leurs efforts, en frères, sérieux

Néanmoins, et c'était un fol éclat de rire
Bon enfant, et touchant quasiment au délire,
Chaque fois qu'on prenait ou bien qu'on était pris,
Ou que, faisant assaut dans les rangs ennemis,
Tel pion se voyait octroyer la couronne,
Et désormais plus fort ne craignait plus personne.
Et fol était aussi le rire, et vif l'émoi,
Quand un pion hautain passait malgré le roi!
Cependant qu'à l'écart, au coin d'une fenêtre
Dans le calme du jour qui vient de disparaître
Etaient assis l'un près de l'autre, bienheureux,
Se parlant à mi-voix, les deux beaux amoureux,
Ou contemplant, rêveurs, la lune triomphale
Se lever et briller, douce, sur la mer pâle,
Et petit à petit les grands prés se couvrant
Sur toute leur longueur d'un fin brouillard d'argent.
Dans les prés infinis du ciel une par une
Perçaient, comme la fleur sort de la terre brune,
Silencieusement, les étoiles d'amour,
Les "Ne m'oubliez pas!" des anges!....

De la tour
De l'église, la cloche au-dessus des demeures
De Grand Pré lentement sonna bientôt neuf heures,
L'heure du couvre feu. Le maréchal ferrant
Et son fils Gabriel, l'un et l'autre content
De la bonne soirée, aussitôt se levèrent,
Puis ayant salué tous deux se dirigèrent

Vers la porte. Eux partis, tout fut silencieux
Dans la maison. Mais, ah! combien de doux adieux
S'échangèrent d'abord sur le pas de la porte!
Et combien de pensers charmants de toute sorte
Surgirent dans l'esprit de la vierge, et combien
Exquis fut son bonheur! vous le devinez bien,
Vous, amoureux! — Et quand la porte fut fermée,
Evangéline alla droit à la cheminée,
De cendres recouvrit avec le plus grand soin
Telle bûche allumée encore à chaque coin
De l'âtre. Et sous les pas du vieux Bellefontaine
De l'escalier tournant les dix marches de chêne
Craquèrent, et sans bruit, dans sa légèreté,
Suivit Evangéline. Alors une clarté
Subite illumina les murs et la partie
Supérieure de l'étage ensevelie
Depuis longtemps déjà dans l'ombre. Elle venait
De la lampe que la jeune fille tenait
Dans sa main droite. Mais, oh! combien plus brillante
Etait, en vérité, sa figure innocente
De vierge! — Tout au fond de l'étroit corridor
Evangéline avait sa chambre. Sans décor
Inutile, elle était fort simple, la chambrette
Avec ses rideaux blancs, simple, mais que proprette!
Avec sa haute armoire aux rayons spacieux
Où se trouvaient avec un soin méticuleux
Pliés le linge et les jupes de laine fine,
Tous tissés par la main même d'Evangéline.

Oh! mille fois plus chers et bien plus précieux
Que troupeaux et bétail, ils étaient à ses yeux
Tous ces beaux petits riens destinés au ménage,
Et c'était eux surtout que pour son mariage
Elle allait apporter en dot à son époux.
N'étaient-ils pas la preuve éloquente pour tous
Qu'elle serait un jour parfaite ménagère!
Lors, douce, ayant baisé la main de son vieux père
En silence elle entra. Dans le ciel tout là-haut
Brillait la lune amie, et la lampe bientôt
Fut éteinte, car plus charmante la lumière
De l'astre de la nuit dans la chambrette entière
Pénétrait à travers les vitres, et bien mieux
Ils lui parlaient au cœur ces rayons amoureux!
Et si puissante fut leur secrète influence
Que son cœur se gonfla dans une joie immense!
Tels les flots de la mer se gonflent tremblottants —
Ah! que belle elle était! que ses petits pieds blancs
Comme la neige étaient jolis au clair de lune,
Posés sur le plancher tout rayonnant! Pas une,
Pas une fois sans doute elle ne soupçonna
Que, fidèle à l'amour qu'enfant il lui donna,
Son Gabriel était en bas sous la fenêtre,
Attendant près d'un arbre, espérant voir paraître
La lueur de sa lampe, et son ombre! Pourtant
Elle pensait à lui! — Parfois un sentiment
De tristesse passait sur son âme à la vue
De tel nuage dont la silhouette nue,

Sans respect pour Phébé, soudain se dessinait
En travers du plancher, et, moqueuse, rendait
Pendant quelques instants obscure la chambrette.
Alors par la fenêtre elle pencha sa tête
Et vit la lune qui sortait tout doucement
Des plis d'un gros nuage, et de près la suivant
Une étoile — tout comme autrefois de la tente
Du Père des Croyants sortie Agar errante
Par le désert avec son enfant Ismaël!

IV

Gaîment le lendemain se leva par le ciel
L'astre puissant du jour au-dessus du village
De Grand Pré. Tout aussi gaîment sur le rivage
Souffla la bonne brise, et brillèrent les mâts
Des navires à l'ancre au Bassin de Minas,
Dont les eaux doucement tremblaient à leur grande ombre.
Au village on était sur pied. Depuis bon nombre
D'heures plus de cent mains d'alertes travailleurs
Frappaient aux portes d'or du matin. Des clameurs
Montaient de tous les coins, signes de vie active.
Lors de tout le pays alentour, de la rive,
Des fermes, des hameaux, des monts avoisinants
Arrivèrent nombreux les braves paysans

Acadiens vêtus de leurs habits de fête.
Dans l'air déjà joyeux encore plus complète
S'épandit la gaîté des gens. Que d'"à demain!"
Echangèrent entre eux en se donnant la main
Les beaux gars campagnards, les belles jeunes filles!
" Comme on s'amusera demain sous les charmilles!"
Répétaient-ils en chœur, tous riant, tous heureux
D'être ensemble à Grand Pré, toutes les fois que deux
Groupes se rencontraient, soit montant des prairies
Verdoyantes au pied des collines fleuries,
Et par lesquelles nul chemin n'était tracé
Que le sillon qui reste où charrue a passé,
Soit ensemble ayant pris la grand'route. Au village,
Longtemps avant midi laissant là leur ouvrage
Les gens étaient sortis. Nul bruit coutumier
Ne montait plus de chez artisan ni fermier.
Noires de monde étaient les rues. Au seuil des portes
Maint groupe était assis, causant de toutes sortes
De choses à voix haute, heureux sous les rayons
Bienfaisants du soleil. Chacune des maisons
De Grand Pré, ce jour-là, comme en hôtellerie
S'était changée, où tous trouvaient table servie
Et chaleureux accueil, car chez ces simple gens
Tout était en commun, "mon" faisait place à "notre,"
Et ce que l'un avait appartenait à l'autre,
Et l'hospitalité régnait sous chaque toit.
Cependant elle était, semblait-il, chez Benoît

Plus paternelle, plus humaine. Evangéline
A l'accueil bienveillant, à la face divine,
Hôtesse de son père en effet se trouvait,
Et quand s'ouvrait la porte, ange, elle souriait,
Et doux étaient les mots qu'elle avait pour chacune
Et chacun, lui tendant la coupe d'ale brune
Que de vœux de bonheur sa lèvre accompagnait.

Sous le grand ciel, en plein air pur où s'exhalait
La bonne odeur montant des foins coupés d'automne,
Dans le jardin hier dépouillé par Pomone
De ses fruits d'or, était préparé le repas
Des fiançailles sur la large table au ras
Du sol, et sous le porche, à l'ombre, étaient le prêtre
Et le notaire assis. En face d'eux le maître
Et seigneur de céans, Benoit le bon fermier,
Et le grand forgeron, Basile, au dur métier,
Et pas bien loin devant les ruches et la presse
A cidre, en la gaîté de sa prime jeunesse,
Et son gilet à fleurs et son coquet veston,
Michel, de son état joueur de violon,
Avait pris place. Sur sa longue chevelure
Blanche comme la neige, avec désinvolture
Flottant au vent, tantôt la lumière, tantôt
Une ombre traversant le feuillage, d'en haut
Se posait, alternant de façon amicale
En guise de caresse, et franche et joviale

Etait sa bonne face, et brillante vraiment
Comme brille dans l'âtre un gros charbon ardent
Quand on souffle la cendre au-dessus de la braise.
Alors le gaî vieillard ne se sentant plus d'aise
Chanta, s'accompagnant de son beau violon,
"Tous les Bourgeois de Chartre," et puis le *"Carillon*
De Dunkerque," et battit savamment la mesure
Avec ses deux sabots de bois. Sous la verdure
Des arbres fruitiers et le long des chemins
Menant aux prés, sitôt, tout le monde, gamins,
Fillettes et vieillards et jeunes gens dansèrent
Joyeusement, oh! comme! encore tournoyèrent
A s'étourdir! — Et des jeunes filles dansant
La plus belle, la plus adorable, vraiment,
Etait du bon Benoit la fille, Evangéline,
Et de tous les garçons celui qui par la mine
Et tout son air plaisait le plus assurément,
C'était le jeune fils du maréchal-ferrant
De Grand Pré, Gabriel! — Et compère et commère
Disaient en parlant d'eux: "Quel beau couple ils vont faire!

La matinée ainsi s'écoula. — Lors, soudain,
La cloche dans sa tour fit entendre un son plein,
Un son d'appel vibrant. Au large des prairies
Le tambour dans les airs lança ses batteries.
L'église se remplit d'hommes en un instant.
Et dehors se tenaient les femmes, attendant

Près des tombes, ornant les pierres sépulcrales
D'immortelles sacrées et de fleurs automnales
Fraîches cueillies en la forêt. — De leurs vaisseaux
Arrivés, tout-à-coup, parmi tous ces tombeaux,
Orgueilleux et frondeurs se dressèrent les gardes
Comme des spectres, puis avec leurs hallebardes
Ils frappèrent le sol, se campant au milieu
Du groupe désolé des femmes. Du saint lieu
Large s'ouvrit la porte, et les hommes entrèrent.
Au fracas des tambours de cuivre résonnèrent
Les voûtes de l'église et les vitraux. Bruyant
Et discordant l'écho ne dura qu'un moment,
Et le portail massif sur la foule alarmée
Joignit ses deux battants. Dans l'enceinte enfermée
Celle-ci fit silence, et chacun, le front bas,
Attendit, anxieux, les ordres des soldats.
Alors, incontinent, la démarche hautaine,
De la foule sortit le garde capitaine,
Alla droit à l'autel, et tenant dans ses mains
Le message royal ornementé de maints
Cachets de cire, aux gens de Grand Pré, dans leur langue,
Il adressa ces mots en guise de harangue:
" On vous a, car ainsi le veut Sa Majesté,
" Convoqués en ce lieu. Grande fut sa bonté
" Toujours à votre égard, grande fut sa clémence!
" Mais quelle fut à vous votre reconnaissance?
" Interrogez vos cœurs! La dure mission
" Que je remplis est, certe, en opposition

" Avec mes sentiments, avec mon caractère,
" Et vous affligera, je le sais, mais qu'y faire!
" Et malgré qu'il m'en coûte, il faut qu'en m'inclinant
" J'obéisse en loyal sujet, communiquant
" A tous présents ici l'ordre de la Couronne,
" Afin que désormais n'en ignore personne,
" A savoir qu'à dater de ce jour vos terrains,
" Tous sans exception, doivent changer de mains,
" Ainsi que vos bestiaux, tous, et de toute espèce,
" Et toutes vos maisons, sans qu'aucune on n'en laisse,
" Et que, partant, vos biens, ainsi qu'énumérés,
" Deviennent sans recours possible transférés
" A la Couronne, et que sous d'autres cieux vous-mêmes
" On vous déporte. Tels sont les ordres suprêmes
" De notre souverain! Que de Dieu le secours
" Dans vos nouveaux pays vous conserve toujours
" Fidèles serviteurs du trône, et vous prépare
" Des jours calmes, heureux! Or donc, je vous déclare
" Tous prisonniers! Ainsi le veut Sa Majesté!"
Comme en les jours brûlants du solstice d'été,
Lorsque dans l'air serein tout-à-coup se déchaîne
Une tempête, on voit au large dans la plaine
S'aplatir tristement les blés de la saison,
Et les vitres craquer par devant la maison
Du pauvre moissonneur sous les coups de la grêle
Qui s'abat — le soleil disparaît derrière elle,
Et des toits assombris le chaume est arraché,
Et se répand partout — le sol en est jonché,

Et les grands bœufs beuglant, à ce bruit effroyable,
Cherchent à renverser les cloisons de l'étable.—
Tel fut l'effet des mots sinistres du soldat
Sur le cœur de ces gens en y tombant à plat.
Silencieux d'abord ils furent, les paroles
Leur manquant. Ils croyaient rêver de choses folles,
Impossibles! — Soudain un long cri retentit,
Un long cri de colère et de douleur qui fit
Echo dans tous les coins. Tous, ainsi qu'un seul homme,
Vers le portail sacré lors s'élancèrent comme
Des fous, mais vainement tentèrent de sortir,
Et de cris éperdus comme en pousse un martyr
Et d'imprécations féroces résonnèrent
Les voûtes de l'église; ils se répercutèrent
Dans le chœur jusqu'au pied des marches de l'autel.
Alors plus haut que tous, terrible et solennel,
Les bras levés en l'air, le forgeron Basile
Se dressa. Tel l'espars d'un effort inutile
Cherche à rester en place au sein des flots géants —
La vague le secoue et le pousse en tous sens —
Le forgeron ainsi suivait une poussée —
Rouge était sa figure et contortionnée
Par la colère, et ses deux bras levés tout grands,
Sauvage, il s'écria: "Mort! Mort! Mort aux tyrans
" D'Angleterre! Le roi n'est pas plus notre maître
" Que nous sommes les siens! non! jamais! Mort au traître!
" Mort à tous ces soldats! mort à ces étrangers
" Qui viennent nous voler nos maisons, nos vergers!

" Mort aux tyrans!" — Il en eût dit bien davantage,
Mais la main d'un soldat le frappant avec rage
A la bouche le fit rouler sur le pavé.

Au milieu du vacarme infernal soulevé
Dans le temple de Dieu, maison de la prière,
Une porte s'ouvrit au fond du sanctuaire,
Et le pasteur monta les degrés de l'autel,
L'air sérieux. Faisant un geste solennel,
Il imposa silence à la foule ameutée,
Et prononça ces mots d'une voix attristée
Et grave, et bien distincte. — Ainsi distinctement
Quand flambe un incendie attisé par le vent,
Après que du tocsin a retenti l'alarme,
L'horloge sonne l'heure. — Essuyant une larme,
C'est ainsi qu'il parla. De sa voix les accents
Etaient ceux qu'a la voix d'un père: "Mes enfants!
" Que faites-vous! Mon Dieu! Mon Dieu! quelle folie,
" Dites-moi!, de vous tous s'est tout-à-coup saisie?
" Quarante ans j'ai vécu parmi vous, quarante ans
" J'ai travaillé pour vous! Je vous ai tout ce temps
" Appris, joignant l'exemple à mes pauvres prières,
" A vous aimer les uns les autres en bons frères,
" Car vous appartenez tous au même bercail.
" Et c'est cela le fruit de tout mon long travail,
" De mes privations, de mes veilles? Si vite
" Avez-vous oublié mes paroles? Oh! dite!

" Ne vous souvenez-vous de la grande leçon
" D'amour que vous avez apprise? Et du pardon
" Que je vous ai prêché, c'est là ce que vous faites?
" Ah! Dans cette maison, mes enfants, où vous êtes,
" Le Prince de la Paix trône, et vous voudriez
" Vous, vous, la profaner avec des cœurs souillés
" Par la haine! Non pas! que le ciel vous en garde!
" Voyez le Christ en croix! Oh! comme il vous regarde!
" Dans ses yeux désolés que de sainte douceur
" Et de compassion! "Père, pardonne-leur!"
" Dit-il encore. Allons! cette belle prière
" Qu'en expirant pour nous Il adresse à son Père,
" Avec Lui disons-la toujours quand les méchants
" Nous assaillent, aussi maintenant, mes enfants,
" Père, pardonne-leur!" — La brève réprimande
Fit l'effet désiré par le bon prêtre, et grande
Fut la componction de ces gens. Des sanglots,
Dès que le révérend eût prononcé ces mots,
Dans l'église d'un bout à l'autre succédèrent,
Et tous, contrits de cœur, ensemble répétèrent:
" Père, pardonne-leur!"
                                        Puis l'office du soir
Fut célébré. — L'autel avec son ostensoir
Au milieu rayonnait à la lueur des cierges.
Tous se turent d'abord devant les saintes vierges.
Fervente et grave alors la voix du vieux pasteur
Monta. Non seulement des lèvres, mais du cœur

Tous répondirent. Sous les voûtes de l'église
De l'Ave Maria la mélodie exquise
Se fit entendre, et tous tombèrent à genoux,
Et tous dirent aux saints: "Priez, priez pour nous!"
Et sur l'aile de la prière s'élevèrent
Leurs âmes — vers le ciel ensemble elles montèrent,
Comme jadis Elie. —

Au village, entretemps,
Le bruit avait couru de malheurs imminents,
Et de tous les côtés des enfants et des femmes
De maison en maison erraient comme des âmes
En peine. Bien longtemps immobile devant
La maison de son père attendit tristement
Evangéline. Bien longtemps resta levée
Horizontalement sa main immaculée
Au-dessus de ses beaux yeux noirs, les préservant
De l'éclat des rayons dont le soleil couchant
Pour l'heure illuminait la longue rue entière
Avec un je ne sais quel semblant de mystère
Emplissant de bonheur les homes villageois,
Baisant chaque fenêtre et dorant tous les toits
De chaume. En la maison de Benoît, sur la table
Depuis longtemps en sa blancheur irréprochable
La nappe était posée, et le pain de froment,
Et le bon miel de fleurs sauvages odorant,
Et l'ale brune dans la coupe aussi brunie,
Et le fromage blanc frais de la laiterie,

A la place d'honneur la large chaise à bras
Du fermier, tout depuis longtemps pour le repas
Etait prêt. Et devant la maison de son père
Evangéline ainsi durant une heure entière
Attendit, cependant que partout sur les prés,
Pour lesquels la Nature a des parfums secrets,
Le beau soleil couchant allongeait l'ombre épaisse
Des arbres. Sur son âme, hélas! tant de tristesse
Avait jeté bien plus d'ombre encor, et son cœur
Exhalait un parfum céleste de douceur,
De charité, d'amour pour tous, de patience,
Un parfum de pardon, un parfum d'espérance!
Alors ne pensant plus qu'aux autres, s'oubliant,
Dans le village on vit Evangéline errant,
Des yeux et de la voix conseillant le courage
Aux femmes au cœur gros que les soins du ménage
Et le souci de leurs chers petits fatigués,
Ramenaient lentement par la route des prés
Déjà s'obscurcissant. Et le soleil derrière
L'horizon descendit tout rouge, et la lumière
De son disque voila de vapeurs d'or ardent. —
Tel le Prophète un jour du Sina descendant...

Doucement l'Angelus tinta sur le village.

Lors dans l'ombre qui plus épaisse se propage
Evangéline erra tout autour du saint lieu.
Un silence profond dans la maison de Dieu

Régnait. Près du portail, et sous chaque fenêtre,
En vain s'arrêtait-elle, espérant voir paraître
Quelqu'un, et regardant, écoutant. Vainement
Longtemps elle espéra. Tout-à-coup ne pouvant
Plus résister, tremblante et d'une voix aiguë:
" Gabriel!" cria-t-elle — Elle attendit, émue,
Une réponse. Mais ni des sépulcres blancs,
Ni de la tombe encor plus triste des vivants
Nulle ne vint... Enfin vers la maison déserte
De son père à pas lents elle s'en fut. Ouverte
Etait la porte. En l'âtre encor le feu couvait.
Le modeste repas du soir seul attendait
Les convives, et, froide et vide chaque pièce
Semblait comme hantée. — Alors avec tristesse
Son pas dans l'escalier fit écho. Tremblottant,
Elle entra dans sa chambre ainsi qu'un revenant.
Dans le noir de la nuit elle entendit la pluie
Sur les feuilles fanées et la branche qui plie
Du sycomore sous sa fenêtre tomber
Comme des pleurs bruyants. Puis se mit à flamber
L'éclair rouge, et la voix terrible du tonnerre
Lui dit que de là-haut Dieu gouvernait la terre
Par sa main façonnée. Elle se rappela
L'histoire du collier perdu qui révéla
La Justice Divine, et son âme agitée
Eut un moment de calme. Ainsi réconfortée,
Elle dormit d'un doux sommeil jusqu'au matin.

V

Quatre fois le soleil, fidèle à son destin,
Avait d'abord donné, puis repris sa lumière,
Et le cinquième jour, à l'heure coutumière,
L'oiseau crêté de rouge, orgueil du poulailler,
Annonça d'un ton gaî le temps de s'éveiller
Aux filles de la ferme; et des fermes voisines,
Et des nombreux hameaux, en silence, chagrines,
Arrivèrent bientôt de par les champs jaunis,
Les femmes d'Acadie aux doux regards ternis
Par le deuil, amenant vers le sombre rivage
Dans de lourds chariots leurs objets de ménage,
Et pausant en chemin, une dernière fois
Voulant voir leurs maisons, avant que par un bois
Epais ou le tournant d'une route la vue
En fût cachée! A leurs côtés, et criant: "Hue!"
Au bœuf roux, leurs enfants couraient, tenant serrés
Dans leurs petites mains des débris de jouets.

A l'endroit où, rêveur, le Gaspereau se jette
A la mer déboucha la cohorte muette
Des femmes d'Acadie, et furent entassés
Pêle-mêle, les uns sur les autres jetés,
Les biens des paysans n'importe où sur la plage.
Entre les noirs vaisseaux lointains et le rivage

Des barques de pêcheurs allèrent tout le jour
Et firent le trajet, et maints chars de labour
Pliant sous leur fardeau, tout le jour, du village
Arrivèrent, et pour chacun le déballage
S'effectua. Le jour touchant presqu'à sa fin,
Le soleil descendit lentement. — Et soudain
Un grand bruit de tambour parti du cimetière
Traversa l'air suave, et la vallée entière
Et les prairies au loin l'entendirent. Enfants
Et femmes aussitôt par les chemins montants
Vers la ville des morts en tremblant se hâtèrent,
Et les sombres sentiers de vivants se peuplèrent
Rapidement. La foule en silence attendit,
Et comme elle attendait, soudain large s'ouvrit
Le portail de l'église. Avec leurs hallebardes
Et leurs épées au flanc, lors sortirent les gardes,
Hautains, et les suivaient tristement les fermiers
Acadiens, restés si longtemps prisonniers,
Mais résignés. — Ainsi qu'en un pèlerinage,
Alors qu'on est très loin de patrie et village,
Tout en allant on chante, oubliant, en chantant,
La fatigue et l'ennui, de même en descendant
De l'église au rivage, en leur peine infinie,
Chantèrent tous ces bons paysans d'Acadie,
De leurs femmes et de leurs filles entourés.
Allant ensemble vers des pays ignorés,
On eût dit qu'ils allaient au contraire à la fête
D'un village voisin. Les plus jeunes en tête

Marchaient. Et, d'une voix un peu tremblante, en chœur
Ils entonnèrent: "O Sacré-Cœur du Sauveur!"
Chant catholique, "O toi, fontaine inépuisable!
" Aujourd'hui rends-nous forts, et sois-nous secourable!
" Et fais-nous patients, résignés et soumis!" —
Alors par les vieillards en marche fut repris
L'hymne sacré. Les voix des femmes sur la route
Se mêlèrent aux voix des hommes. Bientôt toute
La population chanta: "Cœur du Sauveur!" —
Tandis qu'au-dessus d'elle, en la douce lueur
Qu'épanche le soleil couchant sur les vallées,
Des oiseaux gazouillaient — voix d'âmes envolées!

A mi-chemin sur la grand'route conduisant
Au rivage, en silence, immobile, attendant,
La vierge se tenait, nullement abattue
Par la douleur, mais forte, et l'âme soutenue
Par l'espérance au sein de son affliction.
Elle était triste et calme. — Et la procession
Lugubre s'avançant passa bientôt près d'elle.
Il était là son jeune amoureux, beau, fidèle,
Pâle d'émotion. Avec les jeunes gens
Il marchait, le front haut, aux sonores accents
Du vieil hymne d'église. Alors Evangéline
Pleurant comme un enfant courut à lui. Câline,
Elle lui prit les mains, et la tête appuyant
Sur sa robuste épaule, elle dit doucement:

" Courage! Gabriel! Qu'à moi Dieu te conserve!
" Car qu'importe ce que l'avenir nous réserve,
" Rien ne peut prévaloir! et nous triompherons
" N'est-ce pas? Gabriel! puisque nous nous aimons!"
Un sourire divin brillait sur son visage,
Comme elle lui disait : "Mon Gabriel, courage!"
Une dernière fois. Soudain elle aperçut
Son père s'avançant lourdement, et se tut.
Ah! combien il était changé son bon vieux père!
Ses joues avaient perdu leur couleur coutumière,
Ses yeux semblaient éteints, et sa marche autrefois
Virile était pénible aujourd'hui sous le poids
Du chagrin tout au fond de son âme dolente!
L'entourant de ses bras, la jeune fille aimante
Lui sourit, l'embrassa tendrement, tendrement.
Elle lui dit des mots, non d'encouragement,
A quoi bon! mais d'amour. — Ainsi lugubre toute
La population défila sur la route
Qui mène en droite ligne au fleuve Gaspereau,
Défila tristement sous l'œil froid du bourreau.

Là ce fut aussitôt un grand remue-ménage,
Le désordre régna. Bruyante sur la plage
En tous sens se porta la foule, en attendant
Les ordres des soldats pour son embarquement.
Affairés et chargés, des vaisseaux à la rive,
De la rive aux vaisseaux, allaient d'allure vive
Les canots de transport. Tout devint si confus
Et pêle-mêle qu'on ne se reconnut plus.

Des bras de leurs maris des femmes arrachées
Furent, en protestant vainement, embarquées.
Plus d'une mère aussi vit sa fille ou son fils
Trop tard, hélas! restés sur la plage. Des cris
De désespoir alors sous le ciel s'entendirent,
Et des bras suppliants sans succès s'étendirent
Vers les pauvres petits! Basile et Gabriel
Ainsi furent conduits par le soldat cruel
Chacun vers un vaisseau différent. Sur la plage
Evangéline avec son père sans courage
Fut laissée. — A cette heure on n'avait encor fait
Pas même la moitié du travail qui devait
S'accomplir. Le soleil baissa. Le crépuscule
S'épaissit. Tout fut noir. L'océan qui recule
Ses flots à ce moment du jour en se hâtant
Du rivage s'enfuit, sur la grève laissant
Les algues, le varech et toutes les épaves
De marée. En deça, plus loin, étaient les braves
Paysans d'Acadie au milieu de leurs biens,
Parmi leurs camions — tels des Bohémiens,
Ou tel un camp de siège après une bataille.
Sans foyer désormais et sans plus rien qui vaille,
Ils gisaient là, campés pour la nuit. Tout espoir
De fuir eût été vain. Géante dans le noir
Se dressait devant eux la mer infranchissable,
Et surtout le soldat anglais impitoyable
Les surveillait de près. — Alors se retirant
Dans ses antres les plus profonds en rugissant

L'océan entraîna vers le bas de la plage
Le galet qui bruit, tout en haut du rivage
Et sur la terre ferme au large de ses flots
Laissant nus, échoués, des pauvres matelots
Les voiliers. — Lors aussi, la nuit étant venue,
Rentrèrent les troupeaux par la route connue
Les ramenant des prés. La bonne odeur du lait
Des vaches à leurs pis suintant s'exhalait
Dans l'air moîte et tranquille. Aux rustiques barrières
Qu'elles connaissaient bien, les femelles laitières
Beuglèrent bien longtemps, attendirent en vain
Que la fille de ferme appelât, que sa main
Vînt les traire. Les rues étaient silencieuses,
Et l'on n'entendit pas en ses notes pieuses
La voix de l'Angelus arriver de la tour
De l'église, et des toits, ainsi que chaque jour,
Des toits de chaume vers les régions sidérales
Point non plus ne monta la fumée en spirales!

Pourtant sur le rivage à chaque bout fermé,
Sous le grand ciel couvert on avait allumé
Les feux du soir avec le bois que la tempête
Arrache à mainte barque et sur le sable jette.
Et tout autour étaient assis les paysans,
La tristesse à leurs traits et la mort au dedans
De leur âme. Des voix d'hommes, des voix de femmes
Traversaient l'air, les tout petits devant les flammes

Pleuraient. — Comme autrefois de foyer en foyer
Dans sa paroisse alors on vit le prêtre errer
D'un feu vers l'autre feu, d'une bonne parole,
Fidèle à son troupeau qui souffre et se désole,
Encourageant chacun, consolant, bénissant,
Car chacun d'eux était sans abri, ressemblant
A Paul, le noble apôtre, alors qu'il fit naufrage
A Melita, restant tout seul sur son rivage
Désolé. Ce faisant, il vint près de l'endroit
Où triste était assis le vieux fermier Benoit
Avec Evangéline. A la lueur tremblante
De la flamme de bois, près de sa fille aimante,
A peine il reconnut le plus beau des vieillards
De Grand Pré, car ses joues étaient creuses, hagards
Etaient ses yeux, et l'on eût dit que la pensée
Etait restée inerte en sa tête oppressée.
Il était immobile, et comme au sol rivé.
Tel un cadran d'horloge, alors qu'on l'a privé
De ses aiguilles. — Près de son malheureux père
Assise, Evangéline en vain, pour le distraire,
Lui disait de doux mots, en vain elle posait
Sur son front sa main blanche, en vain elle baisait
La sienne toute froide, et de sa voix si pure
Lui conseillait de prendre un peu de nourriture.
Il ne bougeait, ni ne voyait ni ne parlait...
Son œil comme perdu dans le vide fixait,
Sans qu'il s'en détachât, la flamme vacillante
De l'étrange foyer, et son âme souffrante

Comme son corps était dans l'immobilité.
Lors le prêtre tout bas dit: "Bénédicité!"
D'un ton compatissant, et n'en dit davantage,
Car son cœur était gros, encor que le courage
Ne l'abandonnât point, mais les mots faillissant
S'arrêtaient sur sa lèvre. — Ainsi parfois devant
Une scène de deuil un jeune enfant s'arrête
Au seuil d'une maison, et sa bouche est muette,
Car la douleur est là. — Silencieusement
Sur le front de la vierge il étendit, tremblant,
Sa main droite, et leva ses yeux mouillés de larmes
Vers le ciel où, bien loin des mortelles alarmes,
Sans s'émouvoir jamais des crimes des méchants,
Les astres sont toujours calmes, toujours brillants,...
Puis il s'assit près d'elle, et tous deux en silence
Pleurèrent...

Tout à coup une lueur immense
Eclaira tout le sud. Comme en automne on voit
Rouge, couleur de sang, la lune monter droit
Aux voûtes de crystal du ciel, et, titanique,
Dominant l'horizon, d'un geste magnifique
Etendre ses cent mains sur montagnes et champs,
Saisir fleuve et rocher, et faire de géants
Amas d'ombres, ainsi sur les toits du village,
Large et s'agrandissant sans cesse davantage,
Cette lueur bientôt illumina le ciel
Et la mer d'un éclat tout artificiel,

Ainsi que les vaisseaux en rade. Une brillante
Fumée emplissait l'air, en colonnes montantes,
Et le feu dans ses plis était violemment
Poussé, puis retiré, comme au sein du tourment
Les mains tremblantes d'un martyr. Puis quand, sauvage,
Le vent de nuit soufflant eût saisi dans sa rage
Les charbons embrasés et le chaume brûlant,
Et les eût tous lancés dans l'air en tournoyant,
Lors de plus de cent toits de maisons la fumée
En même temps monta, rouge, en une flambée
Générale.

Tel fut le spectacle de mort
Qui se dressa devant les paysans à bord
Des navires cernés par le soldat sauvage
Et ceux d'entre eux restés attendant sur la plage
Les ordres des bourreaux. Ils se tinrent muets,
D'épouvante un instant. Puis des cris désolés
Retentirent, aigus, tout le long du rivage:
" Ah! nous ne verrons plus notre adoré village
" De Grand Pré! nos maisons, nous ne les verrons plus!
" Fini! fini! fini! nous sommes tous perdus!"—
Ainsi dans leur douleur tous ensemble ils crièrent —
Tout-à-coup dans les cours de fermes commencèrent
Tous les coqs à chanter, croyant qu'un nouveau jour
Venait de se lever, et les bœufs à leur tour
Beuglèrent, et les chiens aboyèrent. La brise
Du soir, de tant de bruits chargée, à la mer grise

Les renvoyait. — Bientôt un fracas de terreur
Ebranla l'air, pareil à celui qui fait peur
Aux voyageurs campés la nuit dans les prairies
Du Far Ouest ou dans les forêts épanouies
Bordant le Nébraska, lorsqu'en groupe, effarés,
Ainsi qu'un tourbillon, sauvages, dans les prés
Fuient les chevaux, ou que, par troupeaux, vers le fleuve
Les buffletins beuglant, sans que rien les émeuve,
Se précipitent. Tel en cette affreuse nuit
De désespoir partout on entendit le bruit
Que chevaux et troupeaux firent quand ils brisèrent
Leurs parcs, et vers les prés follement s'élancèrent.

Terrifiés, la mort dans l'âme, cependant
Restés muets, le prêtre et la vierge un moment
Contemplèrent la scène horrible. Rouge, énorme,
Et sans cesse activée au lieu qu'elle s'endorme,
Montait la flamme, et tout le ciel la reflétait.
Et comme l'un et l'autre ensemble se tournait
Pour adresser au vieux fermier une parole
D'affection, le mot qui rassure et console,
Que virent-ils ? Horreur ! Le vieux était tombé
De son siège ! Au chagrin il avait succombé,
Gisait tout de son long sur le triste rivage !
Le prêtre se baissant, armé d'un saint courage,
Souleva doucement le corps inanimé,
Et la vierge à genoux près de son père aimé

Tomba comme une masse, et dans l'air insensible
Elle exhala sa plainte en un long cri terrible,
Et de douleur brisée, elle s'évanouit.
Sa tête sur le cœur du mort toute la nuit,
Toute la longue nuit elle resta couchée,
Immobile. Et quand l'aube enfin l'eut arrachée
A cette crise, autour d'elle elle reconnut
Maints visages d'amis. Dans leurs yeux elle lut
A leurs larmes mêlée une grande tendresse
Pour elle et pour son père, et sa propre tristesse
S'en accrut. — Et chacun était morne et défait —
L'incendie à Grand Pré toujours continuait,
Rougissant tout le ciel et tout le paysage
Comme embrasé semblait, et de chaque visage
Qu'autour d'elle la vierge aperçut, la lueur
Macabre accentuait encor plus la douleur —
Les sens bouleversés, agitée, éperdue,
Evangéline crut la fin de tout venue.
Alors traversa l'air le doux son d'une voix
Qu'on avait entendue à Grand Pré bien des fois,
La paternelle voix du curé du village.
" Enterrons-le, dit-il, frères, sur ce rivage.
" Quand un jour plus propice aura pour nous lui,
" Et nous ramènera sous ce ciel qu'aujourd'hui
" Nous quittons pour l'exil, pour la terre étrangère,
" Ces restes vénérés alors au cimetière
" Seront pieusement par nos mains déposés!" —
Ainsi parla le prêtre à tous ces gens brisés

De chagrin. Vitement, à vingt pas du rivage,
La flamme qui montait de l'adoré village
De torche funéraire en la nuit leur servant,
Mais sans cloche d'église et sans livre de chant
Qui les accompagnât, doucement ils couchèrent
En son dernier sommeil le fermier, et pleurèrent.
Et quand le vieux pasteur tout haut eût répété
L'office de douleur si plein de majesté,
Voilà qu'avec un bruit lugubre, solennelle
Comme la voix d'un peuple entier, sourde comme elle,
La voix de l'océan, fit réponse, mêlant
Au Requiem sacré son long rugissement
Et sa plainte. C'était la montante marée,
Qui des lointains déserts brumeux toute gonflée
Avec la première aube arrivait en courant
Vers la rive. — Bientôt du sombre embarquement
Le tumulte et le bruit confus recommencèrent,
Et quand vint le reflux, les navires quittèrent
Le Gaspereau, laissant à la grâce de Dieu
Le mort sur le rivage et le village en feu!

Seconde Partie.

I

Plus d'une longue année après cet incendie
Qui ruina Grand Pré, perle de l'Acadie,
Avait fui depuis l'heure où les vaisseaux chargés,
Ainsi que d'un vil fret, d'êtres découragés
Emportaient en exil, exil sombre et sans gloire,
Exil sans fin et sans exemple dans l'histoire,
Une humble nation, ses souvenirs, ses dieux!
Bien loin, séparément, au hasard, sous les cieux
Les bons Acadiens sur des côtes diverses
Abordèrent sans leurs troupeaux et sans leurs herses,
Dispersés comme des flocons de neige quand
L'Aquilon du Nord-Est, sauvage, obliquement
Traversant les brouillards, ensevelit dans l'ombre
Les bancs de Terre-Neuve où maint navire sombre.
Sans amis, sans foyers, sans espoir, de cité
A village ils erraient, encor qu'en liberté,
Poussés par le destin, des savanes brûlantes
Du Sud aux lacs glacés où le Nord a ses tentes,
Des rivages ouverts de la mer aux pays
Où le Mississipi dans ses longs doigts brunis

Saisit les monts et dans l'océan les entraîne,
Tandis que dans le sable il enfouit en pleine
Profondeur du mammouth les ossements épars.
Ils cherchaient des amis, des foyers, des regards
Connus jadis! Beaucoup d'entre eux, l'âme brisée,
Hélas! ne demandaient à la terre épuisée
Qu'un tombeau! Plus d'amis pour eux, plus de foyer
A l'horizon jamais ne devaient exister!
Leur histoire est écrite au fond des cimetières!
A leurs côtés pendant des années entières
On vit errer, attendre, une vierge. Elle était
Humble et douce d'esprit, patiemment souffrait
Toute chose. Elle était jeune encore et que belle!
Que belle! Mais, hélas! s'étendait devant elle
Sombre et silencieux, et vaste, le désert
De l'existence avec son sentier tout couvert
De tombes où dormait plus d'un être avant elle
Ayant peiné, gémi, connu l'affre cruelle!
Passions dès longtemps éteintes, chers tranports,
Beaux espoirs dès longtemps abandonnés et morts,
Comme dans les déserts occidentaux la route
Où passe l'émigrant ne se reconnaît toute
Qu'aux feux de campement dès longtemps consumés,
Ainsi qu'aux ossements qui gisent desséchés
Par le soleil, de même il était dans sa vie
Une tâche imparfaite encore, inaccomplie,
Seulement ébauchée à gros traits, comme si
Dans le grand ciel ouvert, tout à coup obscurci,

Avec tous ses rayons, toute son harmonie,
Avec tout son amour, toute la poésie
Qu'il verse à la nature, un beau matin d'été
Se fût par on ne sait quel mystère arrêté,
Puis, s'évanouissant, eût d'une marche lente
Rebroussé son chemin et descendu la pente
De l'Orient, et fût rentré dans son berceau! —
Dans les villes, parfois, où tout était nouveau
Pour elle, elle pausait, jusqu'à ce que poussée
Par la fièvre minant sa pauvre âme oppressée,
Et par l'impatiente attente, cette faim
Et cette soif du cœur qu'entraîne l'incertain,
Elle recommençât, pleine d'un saint courage,
A le chercher encore, et toujours davantage
Dans sa pénible marche augmentaient ses efforts.
Parfois on la voyait errer parmi les morts
Au hasard, regarder les croix des cimetières,
Interroger tout haut les pierres tumulaires,
S'asseoir près d'une tombe ignorée et sans nom,
Songeant que dans son sein glacé peut-être son
Bien-aimé reposait. Oh! près de lui comme elle
Eût voulu s'endormir dans la nuit éternelle!
Parfois une rumeur, un on-dit chuchoté,
Par le vent du matin ou du soir apporté,
Venait, comme une main dans l'air mystérieuse,
D'un signe diriger sa marche douloureuse,
La conduire en avant. Parfois elle causait
Avec qui l'avait vu jadis, il y avait

Longtemps, dans un village, un matin de kermesse,
Ou dans un champ lointain, oublié: "Lajeunesse?"
Disaient ces gens, "oui! oui! nous le connaissons bien!
" Nous l'avons vu passer souvent avec son chien
" De chasse, un très-grand chien. Le forgeron Basile
" L'accompagnait. Depuis, tous deux d'un pas agile
" Sont allés aux Prairies, ensemble ils sont partis...
" Fameux Coureurs des Bois, tous les deux, père et fils!
" Fameux chasseurs, vraiment, et trappeurs pleins d'adresse!"
D'autres disaient aussi: "Gabriel Lajeunesse!
" Oui! oui! nous l'avons vu! c'est un beau voyageur!
" En Louisiane pour le compte d'un fourreur
" De Québec il voyage. Il fait la basse terre
" Et gagne bien sa vie." Ils ajoutaient : "Ma chère
" Enfant, pourquoi rêver, l'attendre plus longtemps?
" Réfléchis, n'y a-t-il point d'autres jeunes gens
" Que le beau Gabriel? et d'un cœur aussi tendre,
" D'une âme aussi loyale? Alors pourquoi l'attendre
" En vain toujours? pourquoi toujours rêver ainsi?
" Sans espoir! tristement! Raisonne un peu. Voici
" Jean-Baptiste Leblanc, le fils du vieux notaire,
" Bien bâti, beau garçon, très-honnête, sincère,
" Depuis bien des années il t'aime tendrement.
" Viens! donne-lui ta main! Sois heureuse en l'aimant!
" Mignonne, pour coiffer, toi, Sainte Catherine,
" Ta tête est trop jolie" — Alors Evangéline
Répondait doucement, mais triste: "Je ne puis!
" Où mon cœur est allé, toute entière je suis,

" Et non ailleurs, pour ce, que si le cœur précède,
" Ainsi qu'un luminaire il brille, et par son aide
" Bien des choses pour nous se vêtent de clarté
" Qui sans lui resteraient en pleine obscurité!"
Sur quoi, le vieux curé Félicien, son père
Confesseur, souriant disait: "O fille chère!
" Le Seigneur se révèle en toi! ne parle pas
" D'affection perdue et sans fruit! Ici-bas
" L'affection jamais ne se perd. S'il arrive
" Que de ses doux trésors un autre cœur se prive,
" Ses ondes revenant à leurs sources un jour,
" Comme la pluie, enfant, les rempliront d'amour,
" Sans cesse, et de fraîcheur, et ce que la fontaine
" Déverse lui retourne. Oui! courage! Sereine,
" Patiente, accomplis ta besogne d'amour!
" Parfais ton œuvre avec plus d'ardeur chaque jour!
" Le calme et le chagrin sont forts! La patience
" Endurante est divine! Au sein de la souffrance
" Accomplis donc ta tâche en tout temps, en tout lieu,
" Jusqu'à ce que ton cœur mortel ressemble à Dieu,
" Etant plus pur, plus fort, plus parfait et plus digne
" De mériter d'en haut la récompense insigne!"
Par ces sages conseils du vénéré pasteur
Réconfortée un peu, lors redoublait d'ardeur
La douce Evangéline, et forte, et patiente,
Supportait les tourments de l'éternelle attente!
Sans cesse dans son cœur, hélas! elle entendait
Le chant de l'océan cruel, mais s'y mêlait

Une voix murmurant ces mots: "Ne désespère
Jamais!" — Et telle errait, chagrine, en sa misère,
La pauvrette, pieds nus, se les ensanglantant
Aux ronces de la vie, allant, toujours allant!
O Muse, maintenant accorde que je tente
De suivre sous le ciel la jeune fille errante,
Non dans chaque sentier détourné du chemin,
Ni dans chaque saison qui change le destin
De l'existence un jour gaie, un autre morose,
Et sème le chardon à deux pas de la rose
Et mène l'homme — mais comme le voyageur
Suit le cours d'un ruisseau qui s'écoule jaseur
A travers le vallon — Par moment il s'éloigne
Du bord, voit miroiter l'eau que Sol accompagne
De ses rayons, dans quelque endroit mi-découvert,
Par intervalles, puis au bout du sentier vert
Qui conduit à la berge, encore qu'il ne voie
L'eau suivre lentement sa poétique voie
Sous les bois sombres qui la cachent, il entend
La musique que fait son murmure incessant
Et que rien n'interrompt, heureux et rendant grâce,
S'il l'aperçoit enfin, calme et douce, qui passe!

II

C'était le mois de mai. Bien loin en descendant
L'Ohio, passé sa rive, et de son affluent,
Le Wabash, l'embouchure, en pleine onde limpide
Du Grand Mississipi qui s'avance rapide
Sous le ciel, un bateau pesant et manœuvré
A la rame le long du fleuve au cours doré
Flottait. Les bâteliers étaient gens d'Acadie,
Exilés tous, hélas! d'une même patrie,
Naufragés, eût-on dit, tenant dans un radeau
Fait de débris épars, et maintenant sur l'eau
Flottant ensemble! Unis par la même croyance,
Par la même infortune, au vent de l'espérance,
A l'appel d'un ouï dire, hommes, femmes, enfants
Allaient à l'aventure, et cherchaient leurs parents
Et leurs amis, le long des humbles métairies
Acadiennes, dans les fertiles prairies
Que les Louisianais nomment Opelousas.
Evangéline était avec eux, le front bas,
Et près d'elle son vieux guide aux traits vénérables,
Père Félicien. — Pas à pas sur les sables
Eboulés, et sous l'ombre immense des forêts,
Chaque jour ils glissaient, soit chantant, soit muets,
A la dérive sur la fougueuse rivière,
Et chaque nuit ensemble autour de la lumière

De leurs feux de bois mort, changeaient en campement
Ses rives. Ils filaient avecques le courant
Sur les impétueux rapides, par les îles
Verdoyantes, ou — tels des panaches textiles
Ombreux, se balançaient des ligneux cotonniers
Les cîmes. D'autres fois les braves nautoniers
Emergeaient tout-à-coup dans de larges lagunes,
Où paresseusement au sein des ondes brunes
Etaient couchés des bancs de sable aux tons d'argent,
Où de même le long des vagues déferlant
Sur leur berge, brillant de la blancheur de neige
De leurs plumes, ensemble étant tout un cortège,
De nombreux pélicans pataugeaient. Peu à peu
Le site s'aplanit et sous le dôme bleu
Du ciel, le long des bords de la rivière, à l'ombre
Des pivoines-mouton qui croissaient en grand nombre,
Se dressèrent parmi les jardins enchanteurs
Sur leurs poutres de bois des maisons de planteurs,
Et de blancs pigeonniers, et des cases à nègres.
Ils n'étaient pas bien loin des régions allègres
Où règne un éternel été, de ce pays
Aux bosquets d'orangers, aux citronniers fleuris,
La belle Côte d'or — Le fleuve s'y déroule
En imposante courbe, avant qu'il ne s'écoule
Vers l'est. — Les bâteliers allant ne sachant où,
S'écartèrent du bon chemin. Dans le bayou
De Plaquemine entrant, bientôt ils se perdirent
Comme en un labyrinthe — Autour d'eux s'étendirent —

Tel un réseau d'acier — de paresseuses eaux
Vagabondes — Dans l'air mille sombres rameaux
De cyprès se joignant formaient ainsi qu'une arche
Lugubre au-dessus d'eux, et, traînant dans leur marche,
Les mousses ondulaient ainsi qu'on voit pendus
Dans une cathédrale antique à ses murs nus
Des drapeaux. Et partout le plus profond silence
Régnait, interrompu par la seule présence
Des hérons retournant au coucher du soleil
Dans les cèdres à leurs perchoirs, ou quand, pareil
Au rire d'un démon, le ricanement sombre
Du hibou saluait, sorti soudain de l'ombre,
La chaste lune dont les rayons tendrement
Sur l'eau, sur les cyprès, sur les cèdres servant
Aux arches de piliers, se posaient — Sa lumière
Tamisant à travers leurs voûtes qu'elle éclaire
Tombait comme à travers les fentes d'un château
En ruine. Autour d'eux tout leur semblait nouveau,
Comme vu dans un rêve où tout change sans cesse,
Tout était indistinct, confus — Une tristesse
Sur leur âme passait, un frisson de stupeur
Glacé — comme un symptôme étrange, précurseur
D'un malheur invisible, entouré de mystère —
Comme au bruit du sabot d'un cheval sur la terre
Des prés à l'herbe courte élancé, bien longtemps
Avant qu'il n'ait paru, la mimeuse des champs
Se contracte, et fermant ses feuilles, reste inerte,
Tel au bruit du sabot du destin, plaine ouverte

Aux noirs pressentiments se contracte le cœur,
Et puis se ferme, avant que le coup du malheur
L'ait atteint. — Cependant le cœur d'Evangéline
Restait fort, soutenu par une aide divine.
Malgré que tout fût sombre autour, il résistait.
Car devant ses beaux yeux à cette heure flottait
Comme une vision d'une douceur insigne,
Et cette vision, vague, lui faisait signe
A travers les lueurs de la lune. C'était
La pensée en sa tête ainsi qui se changeait
En fantôme à présent. — Sous ses voûtes ombreuses,
Par les matins d'été, par les nuits ténébreuses
D'hiver, son Gabriel avait sans doute erré
Avant elle, tout seul, triste, décoloré!
Chaque coup d'aviron poussant la barque frêle
A cette heure comptait, et le rapprochait d'elle!
Alors un des rameurs, de son poste en avant
Du bateau, se leva. Comme un signal vibrant
Dans l'air, si sur ces flots peut-être à l'aventure
D'autres voguaient comme eux parmi cette nature
Où se fût entendu jusqu'au plus petit bruit,
Avec son cor de chasse il sonna dans la nuit
Une fanfare. Au long des noires colonnades
Dans les sentiers feuillus où dormaient des peuplades
D'insectes retentit le cor sauvagement
A travers la forêt muette, lui prêtant
Un langage. Sans bruit au-dessus de leur tête
S'agitèrent, troublées, à ces accents de fête,

Les bannières de mousse, et de nombreux échos
S'éveillèrent, et sur les branches et les eaux
Expirèrent au loin. Pas une voix humaine
Pourtant des profondeurs de la nuit souveraine
Ne sortit, d'aucun coin de la terre ou du ciel.
Et quand mourut l'écho de l'inutile appel,
Et que tout fut rentré dans un profond silence,
Une sensation énorme de souffrance
Dans le cœur de ces gens malheureux s'ensuivit.
Alors Evangéline en priant s'endormit.
Cependant, par la nuit, les bâteliers ramèrent
Encor, silencieux d'abord, puis ils chantèrent
Des chants familiers aux rameurs canadiens,
Comme ceux qu'autrefois sous les cieux acadiens
Sur leurs propres bayous, aux époques heureuses,
Ils chantaient — cependant qu'au loin, mystérieuses,
On entendait monter mille voix du désert,
Comme celle du flot sur le rivage ouvert,
Ou du vent dans les bois, indistinctes, mêlées
Au dur craquètement de cent grues envolées,
Ainsi qu'au cri perçant du monstre alligator. —
Et le jour se leva comme ils ramaient encor. —
Et de l'ombre émergeant soudain ils se trouvèrent
Dans un pays doré. Devant eux s'étalèrent
Dans toute leur splendeur les nombreux lacs charmants
De l'Atchafalaya. — Des lys d'eau ravissants
Aux ondulations produites au passage
De la rame inclinaient par milliers leur visage

Tout de pure fraîcheur, tandis que le lotus
Couronné d'or, superbe, élevait au-dessus
Des têtes des rameurs la sienne rayonnante.
Tout l'air s'alanguissait à l'haleine odorante
Des blancs magnoliers, comme sous la chaleur
Du midi. Dans leurs bois à la douce senteur
D'innombrables îlots couverts de haies épaisses,
Où des rosiers fleuris grimpaient, de leurs caresses
Charmant les voyageurs glissant près de leurs bords,
Semblaient les inviter après leurs longs efforts
Au bienfaisant sommeil. Les rameurs s'approchèrent
Alors du plus coquet d'entre eux, puis s'arrêtèrent
Leurs rames fatiguées au bord du Wachité.
Près des saules en un instant en sûreté
La barque par leurs bras robustes amarrée,
Lasse de son labeur de nuit, sous la feuillée
Reposa doucement, et, comme elle accablés,
Sur la pelouse verte et tendre éparpillés,
Dans les bras du sommeil les rameurs se livrèrent.
Ainsi tout le matin en paix ils sommeillèrent.
En cet endroit très-vaste et très-haut s'étendait
Le beau dôme d'un cèdre, et de ses bras pendait,
Se balançant dans l'air au-dessus de leur tête,
La vigne ensoleillée, et le jasmin-trompette
En lianes grimpait, donnant l'illusion
De cette échelle dont Jacob eût vision
Prophétique, et de fleur en fleur les oiseaux mouches
Rapides, voletant, innocemment farouches,

Etaient les anges sur ses degrés oscillants
Qui montaient, descendaient, timides et brillants.
Et ce fut ce que vit la belle Evangéline
En sommeillant sous l'arbre, et de douceur divine
Son âme était remplie, et l'aurore d'un ciel
Qui s'entr'ouvre éclairait son pauvre cœur mortel
Assoupi de splendeurs inconnues à la terre.

Plus proche, encore plus proche, une barque légère
Rapide s'élança parmi tous ces îlots.
En hâte elle fuyait sur les tranquilles eaux
Sous l'effort des trappeurs aux mains brunes nerveuses.
Sa proue était tournée au nord, vers les frileuses
Régions du castor et du bison. Pensif
Un jeune homme servant de pilote à l'esquif
Etait au gouvernail. Des cheveux noir d'ébène
Ombrageaient son beau front. Une évidente peine
Se lisait sur ses traits. Trop jeune pour souffrir,
Et fatigué d'attendre, en proie au souvenir,
Ignorant le destin, l'ami d'Evangéline,
Gabriel — c'était lui — par la douleur qui mine
Sans cesse accompagné, sous les grands cieux muets
De l'ouest essayant d'étouffer ses pensers,
Cherchait, ainsi qu'on fait quand on souffre et qu'on aime,
La grande solitude et l'oubli de soi-même! —
Les étrangers glissaient rapidement sur l'eau
Placide, près du bord, mais derrière un rideau

De palmettos, le long de la rive opposée,
En sorte que l'endroit où gisait reposée,
L'autre barque, au milieu des saules, à leurs yeux
Point n'apparut, et que le bruit harmonieux
Des rames ne troubla dans leur sommeil tranquille
Les dormeurs fatigués. Sous les doux vents de l'île
Rapides ils glissaient. Ainsi l'on voit souvent
Un nuage rouler son ombre en la glissant
Sur la prairie. Hélas! aucun ange à cette heure
Ne quitta, bienfaisant, sa céleste demeure
Pour venir réveiller celle que Gabriel
Aimait, et qu'il cherchait, désolé, sous le ciel!
Mais quand sur les tolets le bruit des longues rames
Eût au loin expiré, semblables à des âmes
Au sortir d'un moment d'extase, les dormeurs
Ayant d'un court sommeil savouré les douceurs
Furent bientôt sur pied. Alors la jeune fille
Au vieux prêtre, fidèle ami de sa famille,
Dit avec un soupir: " Père Félicien,
" Quelque chose me dit, que je n'explique bien,
" Tout au fond de mon cœur—peut-être je divague—
" Est-ce rêve insensé, superstition vague? —
" Je ne sais — ou plutôt un ange a-t-il passé,
" Pendant que je dormais, sur mon cœur oppressé,
" Me révélant le vrai? — Mon père, quelque chose
" Me dit que Gabriel erre tout seul, morose,
" Là près de moi, tout près!" — Ensuite rougissant
Elle ajouta: " Cruelle illusion, vraiment!

" Je le sais trop, hélas! que des choses pareilles
" N'ont pas le moindre sens, père, pour des oreilles
" Comme les vôtres!" — Mais le vénéré pasteur
Sourit, et répondit avecques sa douceur
Habituelle: " Enfant, je ne trouve point vaines
" Tes paroles! de sens elles me semblent pleines!
" Profond, silencieux est l'humain sentiment,
" Et la parole qui parfois s'en vient flottant
" A sa surface un peu ressemble à la bouée
" Par le flot plus fort qu'elle au hasard ballottée,
" Et qui trahit l'endroit secret où le pêcheur
" A jeté l'ancre. Aussi, chère enfant, en ton cœur
" Crois toujours, et de même en ce que l'on appelle
" Illusion! Ton rêve est un portrait fidèle
" De la réalité. Près de là, sous ce ciel
" Te cherchant, te voulant, erre ton Gabriel.
" Au sud, non loin d'ici, sur les charmantes rives
" De la Tèche, bayou bordé de plantes vives,
" S'élèvent deux cités, St. Maur et St. Martin.
" C'est là qu'ayant erré longtemps, quelque matin,
" A son beau fiancé la douce fiancée
" Sera rendue, et là qu'à la fin exaucée
" La prière du vieux pasteur longtemps absent
" Lui fera retrouver son bercail. Ravissant
" Est le pays avec ses immenses prairies,
" Ses bois mystérieux et ses plaines fleuries,
" Et ses fruits d'or. Partout pour le plaisir des yeux
" Rayonne la forêt, et le plus bleu des cieux

" Repose sur ses murs son dôme diaphane...
" Ce pays est l'Eden de la Louisiane!"

Ces mots furent pour tous un encouragement.
Ils reprirent leur marche. Et le soir doucement
Arriva. Le soleil, à l'ouest, comme un mage
Posa son sceptre d'or sur tout le paysage,
Et l'on vit se lever de tremblantes vapeurs.
L'eau, le ciel, la forêt mêlèrent leurs couleurs
A ce puissant contact qui du coup les rassemble,
Et comme tout en feu lors parurent ensemble
Les éléments. Pareille au nuage d'argent
Qu'une invisible main à l'horizon suspend
Entre deux cieux, la barque aux rames ruisselantes
En silence flottait sur les eaux transparentes,
A la surface calme et sans le moindre pli.
D'indicible douceur humaine était rempli
Le cœur d'Evangéline, et la source sacrée
Du sentiment en elle ayant été touchée
Par le charme ambiant, à présent rayonnait
Comme l'onde et le ciel. Et la barque flottait.
Lors d'un fourré voisin, l'oiseau moqueur, sauvage
Entre tous les chanteurs, dans l'air se balançant
A la branche d'un saule aux feuilles se penchant
Sur l'eau, laissa couler de tels flots d'harmonie
Délirante de son gosier, source infinie,
Que les vagues et la forêt, l'air tout entier,
Semblaient faire silence afin de l'écouter.

Plaintifs d'abord les sons étaient tout de tristesse,
Puis s'exaltant à la folie en leur liesse,
Ils parurent guider des filles de Bacchus
La danse frénétique et les transports confus.
Des notes isolées ensuite retentirent,
Des notes de douleur. Toutes se réunirent
Bientôt en un essaim musical — et, railleur,
Au large les lança le bel oiseau moqueur.
Ainsi quand un orage a passé, dans la cime
Des arbres, un grand coup de vent qui tout décime
Sur son passage fait tomber, la secouant,
La bruissante pluie en perles descendant
Sur les branches. — Avec un semblable prélude,
Avec des cœurs battant plus fort que d'habitude,
Tant les avait émus cet environnement,
Ils pénétrèrent dans la Tèche lentement
Au point où ce bayou coule parmi les vertes
Opelousas, de fleurs tropicales couvertes,
Et virent au-dessus de la crête des monts
Boisés une fumée en filets bleus et longs
Monter dans l'air ambré d'une maison voisine
Et répandant au large une odeur de résine.
Puis retentit le son d'un cor. Un beuglement
Lointain de bestiaux suivit incontinent.

III

Près du bord du bayou, sous l'ombrage des chênes
Dont les branches étaient couvertes de centaines
De guirlandes de mousse espagnole, et de gui
Vert et mystérieux, et rappelant celui
Qu'avec des serpes d'or le prêtre druidique
Coupait à la Noël, sous le ciel magnifique,
Se trouvait isolée et douce en son repos
La modeste villa du maître des troupeaux.
Un jardin l'entourait comme d'une ceinture
De fleurs qu'en ces climats prodigue la nature.
L'air en était rempli de parfums. La maison
Solidement assise au ras du frais gazon
Etait toute en cyprès. Avec soin ajustées
Etaient, de la forêt généreuse apportées
Ses poutres — Grand et bas un toit la recouvrait
Dans toute sa largeur. De sveltes colonnettes
Lui servaient de support. Maintes roses coquettes
Et la vigne princière ornaient, l'enguirlandant,
La large veranda que fréquentaient souvent
L'oiseau mouche et l'abeille — et devant et derrière
La maison s'élevait, bâtisse coutumière,
Le pigeonnier, ainsi qu'un symbole d'amour,
De tendresse sans fin depuis l'aube du jour,
Théâtre de douceur, de chastes harmonies,
Et parmi les rivaux de luttes infinies.

Un silence profond en cet endroit régnait.
Une ligne d'ombrage et de clarté courait,
Mélange harmonieux, près de la cime sombre
Des chênes. La maison elle-même dans l'ombre
Se trouvait. De son toit, dans le calme du soir
Quotidiennement monter on pouvait voir
Et lentement s'épandre une mince colonne
De fumée à couleur de manteau de madone.
Derrière la maison, à partir du jardin,
A travers les bosquets de chênes, un chemin
Se dessinait, allant jusques à la lisière
De la prairie immense, où versant sa lumière
Le soleil lentement dans une mer de fleurs
Au suave parfum, aux multiples couleurs,
Descendait. Un bouquet d'arbres aux longs cordages
De pampres emmêlés, ainsi qu'aux chauds rivages
Des tropiques on voit dans le calme souvent
Des navires la toile ombreuse lâchement
Pendre aux mâts, se trouvait en plein dans sa traînée
Lumineuse, et sa cime était toute dorée.

Au point de jonction du grand bois triomphal
Et de la barre en fleurs des prés, sur son cheval
Avec les étriers et la selle espagnole
Etait monté, portant la guêtre à banderole
Et le large pourpoint bruni de peau de daim
Un pasteur de troupeaux. En maître, l'œil hautain,

Sous le gris sombrero dont s'ombrait sa figure
Puissante, il regardait cette belle nature
Paisible. Autour de lui d'innombrables troupeaux
De vaches et de bœufs et d'innocents chevreaux
Paissaient béatement dans les vastes prairies,
Et humaient la fraîcheur qui des rives fleuries
Du bayou s'élevait, partout se répandant
Ambrée et vaporeuse au large. Lentement
Il souleva son cor de chasse à courbe fine,
Puis étalant sa large et profonde poitrine
Il sonna dans l'air moite et tranquille du soir
Une fanfare. Au loin, aussi loin qu'on pût voir,
Celle-ci retentit sitôt, sauvage et douce.
Soudain des bestiaux surpris par la secousse
Ambiante de l'air tout vibrant, au-dessus
De l'herbe il vit surgir les larges fronts cornus. —
Tels en plein océan sur les courants contraires
S'élèvent des flocons écumeux. — Un moment
Se tinrent les grands bœufs tranquilles, regardant
Autour d'eux, ahuris, et bientôt, ils beuglèrent,
Et précipitamment par les prés s'élancèrent,
Et dans l'éloignement la troupe ne fit plus
Qu'une ombre amoncelée, un nuage confus. —
Lors, comme à la maison il rentrait sans escorte,
Il vit le prêtre avec la vierge par la porte
Du jardin s'avancer à sa rencontre. A bas
De son cheval de suite il sauta, puis les bras

Etendus, ébahi, s'exclamant de surprise,
Il se précipita vers eux, et grande, exquise
Fut leur joie aussitôt que les deux exilés
Reconnurent l'ami des vieux jours envolés,
Basile! Cordial fut l'accueil. Et le maître
Des troupeaux conduisit la vierge avec le prêtre
Au jardin. Là tous trois sous un charmant berceau
De roses, répandant comme un parfum nouveau,
Sur mille et un sujets ils se questionnèrent
Interminablement, et tous trois épanchèrent
Leurs cœurs d'amis, riant tour à tour, et pleurant,
Ou bien silencieux et pensifs un instant,
Pensifs — car Gabriel ne venait pas. Le doute
Et le cruel soupçon alors emplirent toute
L'âme d'Evangéline, et quelque peu confus
Basile ainsi parla: " Si vous êtes venus
" Par l'Atchafalaya, comme vous me le dites,
" D'après votre récit et les routes décrites,
" Père Félicien, comment donc n'avez-vous
" Rencontré nulle part le long de ces bayous
" Le canot de mon fils Gabriel?" — Le visage
De la vierge à ces mots s'assombrit. Tout courage
L'abandonna du coup. Elle dit en pleurant
Et d'une voix tremblante: " Est-il parti vraiment?
" Parti, mon Gabriel?" — Et cachant sa figure
Sur Basile penchée, en proie à la torture,
Que cause l'incertain, tout son cœur excédé
Déborda d'amertume — Et d'un ton décidé

Et tâchant d'être gai, lors, paternel, Basile
Reprit: " Allons! courage! enfant, et sois tranquille!
" Car ce fou de garçon aujourd'hui seulement
" Nous a quittés, avec mes troupeaux me laissant
" Tout seul, et mes chevaux. Inquiète, troublée,
" Chagrine, tous les jours davantage éprouvée,
" Son âme ne pouvait endurer plus longtemps
" La paisible existence et les bornes des champs.
" Toujours silencieux, pensif et solitaire
" Ou bien parlant de toi seule, et de sa misère,
" Il était à la fin devenu tellement
" A charge à tous nos gars d'ici, même vraiment
" A moi-même qu'un soir il me vint la pensée
" De l'envoyer là-bas à la ville d'Adée
" Parmi les Espagnols y vendre nos mulets.
" Après quoi, pour chasser le bison des forêts
" Et trapper le castor tout le long des rivières
" Il suivra vers l'Ozark les pistes coutumières
" Des indiens fréquentées. Allons! courage, enfant!
" Dans sa fuite avec toi je poursuivrai l'amant.
" Il n'a pu parcourir qu'une faible distance
" Encore, et les destins lui feront résistance
" Ainsi que les courants. Debout donc! et demain
" En marche! Résolus, partons de grand matin
" A l'heure où la rosée est brillante et rougeâtre —
" Quelque chose me dit qu'ici nous serons quatre
"Au lieu de trois bientôt! Après lui nous irons
" En hâte, et prisonnier nous le ramènerons!"

Lors de joyeuses voix ensemble résonnèrent,
Et des bords du bayou de grands gars arrivèrent
Allègres et portant sur leurs bras vigoureux
Comme en triomphe, en l'air, Michel le violoneux.
Longtemps le vieux Michel sous le toit de Basile
Avait vécu, menant l'existence tranquille
Qu'ont les dieux sur l'Olympe, et n'ayant nul souci,
Sinon de dispenser d'un instrument roussi
La musique aux mortels. A cent lieues à la ronde
Sa chevelure blanche aujourd'hui, jadis blonde,
Etait connue ainsi que son beau violon
" Vive notre Michel!" à la fois criait-on.
" Vive Michel, le brave artiste d'Acadie!"
Et comme on le portait avec cérémonie —
Tel un triomphateur au solennel maintien —
Tout-à-coup s'avança Père Félicien
Avec Evangéline, et tous deux saluèrent
Le vieillard maintes fois, et puis lui rappelèrent
Le passé, cependant que Basile joyeux
Jusqu'au ravissement hélait nombre de vieux
Compagnons, riant fort, embrassant les commères
Et les filles. — Vraiment fort on s'émerveillait
A voir l'ex-forgeron d'antan qui prospérait,
Qui possédait troupeaux et domaines sans nombre,
Ce patriarche au front où n'errait aucune ombre!
Fort on s'émerveillait à l'entendre narrer
Maints détails sur ce sol toujours hospitalier,

Sur ce climat charmant et doux, sur les prairies
Immenses, étalant leurs surfaces fleuries
Où des troupeaux sans fin étaient à qui voulait
Les prendre, et dans son cœur chacun alors songeait
Qu'il pourrait faire un jour comme avait fait Basile,
Et serait riche aussi, ce qui semblait facile.

Lors montant les degrés ensemble et traversant
La large véranda que la brise en passant
Venait de rafraîchir, émus, ils pénétrèrent
Dans la salle d'honneur du cottage, et trouvèrent
Déjà servi, du maître attendant le retour
Tardif, l'humble souper du soir, et tous autour
De la table rustique alors ils se plaçèrent,
En bons amis du temps jadis, et festoyèrent
Ensemble dans l'exil. Sur le repas joyeux
Soudain l'obscurité tomba. Silencieux,
Tout était au dehors. Humide de rosée
Sur la belle campagne à l'âme reposée
La lune se leva bientôt, superbement,
Avec des millions d'étoiles, éclairant
L'espace de lueurs d'argent. Bien plus brillante
Dans la maison était, à la lueur tremblante
De la lampe, la joie illuminant les traits
De tous ces compagnons se retrouvant après
Tant de jours et de nuits d'un exil lamentable!
Alors l'ex-forgeron du haut bout de la table

Avec une largesse indicible versa
Et son cœur et son vin à la fois, entassa
Dans le large fourneau de sa pipe brunie
Des feuilles d'un tabac de douceur infinie
Qui croît à Natchitoche, et puis y mit le feu.
La fumée en sortit en mince filet bleu,
Et comme elle montait, le vieux père Basile,
Chacun prêtant l'oreille et se tenant tranquille,
Fit le discours suivant: " Soyez les bienvenus
" Sous ce toit, compagnons, si longtemps disparus,
" Sans abri, sans foyers si longtemps! Je souhaite
" A tous présents ici dans cette maisonnette
" Qui peut-être vaut mieux que celle de jadis
" Tout le bonheur possible en ce nouveau pays!
" Quel climat enchanteur! Nul hiver famélique
" N'y gèle votre sang comme l'eau pacifique
" De nos bayous! Nul sol de pierre n'a jamais
" Irrité les fermiers. Mollement, à longs traits
" Le soc de la charrue en la glèbe pénètre,
" Et court comme dans l'onde une quille de hêtre.
" Tout le long de l'année on voit les orangers
" En fleurs, et l'herbe croît aux champs comme aux vergers
" En une seule nuit plus qu'en notre Acadie
" Pendant tout un été. Dans l'immense prairie
" D'innombrables troupeaux sauvages et sans frein
" Vont et viennent. Ici se donne le terrain
" A qui veut bien le prendre, et de bois de charpente
" Abondant, la forêt, jamais récalcitrante,

" Se laisse abattre et puis transformer en maisons.
" Quelques coups de cognée, et c'est fait. Compagnons,
" Après que vos maisons sous le ciel sont bâties,
" Et que par les moissons vos plaines sont jaunies,
" Aucun roi d'Angleterre, aucun George n'a droit
" De vous en expulser, de brûler votre toit,
" Vos granges, de voler vos bestiaux, votre ferme!"
En prononçant ces mots d'une voix haute et ferme,
Cependant que chacun bouche bée écoutait,
Tant semblait merveilleux tout ce qu'il racontait,
Son énorme main brune en tonnant sur la table
Descendit, et si fort qu'à ce bruit formidable
Les hôtes à la fois d'un gros tressaillement
Furent pris, et le vieux curé soudainement
Stupéfait s'arrêta net, comme d'une prise
De tabac il allait goûter la joie exquise.
Mais le brave Basile alors plus doucement
Avec plus de gaîté que tantôt: " Seulement,"
Reprit-il, "mes amis, gardez-vous de la fièvre!
" Oui, gardez-vous en bien, car elle n'est point mièvre
" Comme celle du froid climat Acadien,
" Qu'on guérit, vous savez, quasiment en un rien
" De temps par le moyen d'une simple araignée
" Portée autour du cou, sagement renfrognée
" Au fond de la coquille épaisse d'une noix!"
Comme il parlait encore on entendit des voix
A la porte, et des pas, approchant, résonnèrent,
Et de la véranda sous ces pas lors craquèrent

Les planches de cyprès. C'étaient de bons amis,
Des créoles voisins, des pasteurs de brebis
Que tous Basile avait convoqués pour la fête.
Des anciens compagnons joyeux le tête-à-tête
Fut aussitôt. De vrai, l'ami serrait l'ami
Dans ses bras. Maints d'entre eux ayant vécu parmi
Cette belle nature et l'immense prairie
En étrangers, pour l'heure, ayant de la patrie
Gardé le souvenir, attirés par les doux
Liens de l'amitié, redevenaient du coup
Des frères. — Cependant dans la salle voisine
Des accords de musique exaltée et câline
Tour à tour, provenant du vanté violon
De l'artiste Michel, de tout discours plus long
Arrêtèrent l'effort. Dans leur gaîté volage,
Ainsi que des enfants dont ils n'avaient plus l'âge,
Enthousiastes, tous s'ébaudirent, laissant
De côté tout penser morose. A l'affolant
Tourbillon de la danse alors ils se livrèrent
Ainsi que dans un rêve, et leurs yeux rayonnèrent,
Et ce ne fut bientôt qu'un grand trémoussement
De jupes et d'habits au hasard voltigeant.
Cependant à l'écart dans un coin de la pièce
Etaient assis le prêtre et le vieux Lajeunesse
Qui causaient de passé, d'avenir, de présent.
Tandis qu'Evangéline, en extase rêvant,
Eût-on dit, se tenait debout. Au dedans d'elle
Elle entendait le bruit que fait la mer cruelle.

La tristesse lui vint au cœur. Elle s'enfuit
Sans être vue au fond du jardin. — De la nuit
Grande était la beauté. Sereine et magnifique
La lune se levait justement, et mystique
Ourlait d'argent le mur sombre de la forêt.
A travers la ramée en maints endroits tombait
Sur le bayou, comme en tremblant, une échappée
De rayons bienfaisants. — Tel sur l'âme égarée,
Qu'assombrit la douleur, tombe un penser d'amour
Délicieux, parfois. — Plus près d'elle, alentour,
Les fleurs du jardinet, par milliers, exhalaient
Leurs âmes en senteurs, et ces senteurs étaient
Leurs prières de fleurs, leurs timides aveux
A la nuit, cependant que, pareille au Chartreux,
Elle suivait son cours, chaste et silencieuse.
Plus riche de parfums qu'elles, l'âme anxieuse
De la vierge en suspens restait. Une lourdeur
D'ombres et de rosée, ainsi que sur la fleur,
En cette nuit pesait sur elle. La tranquille
Et magique clarté de la lune immobile
Paraissait l'inonder de désirs infinis,
Quand sortant du jardin, sous les rameaux brunis
Des chênes, elle alla, seulette, endolorie,
Tout le long du sentier menant à la prairie
Immense qui, sereine, en la nuit reposait
Sous la brume d'argent, tandis qu'au loin luisait
Et flottait un essaim confus de lucioles
Innombrables, sautant partout comme des folles,

Au-dessus de sa tête, en la largeur du ciel
Les étoiles, pensers profonds de l'Eternel,
Aux yeux de l'homme dont l'âme était assoupie,
Et qui n'admirait plus la puissance infinie,
Et qui n'adorait plus, brillaient, si ce n'est quand
Sur les murs de ce temple auguste, en flamboyant,
Se voyait tout-à-coup posée une comète,
Comme si — telle un jour au milieu de la fête
Que donnait Balthazar — tout-à-coup une main
Apparue eût écrit ce grand mot: " Upharsin."
Et l'âme de la vierge en ses secrets martyres
Entre les astres d'or et les brillants lampyres
Errait seule, et criait: " Mon Gabriel! ô toi
" Mon bien-aimé, vraiment es-tu si près de moi,
" Et pourtant je ne puis contempler ton visage!
" Es-tu si près de moi! Cependant sans courage
" J'écoute, écoute encor! Je n'entends pas ta voix!
" Gabriel! Gabriel! Gabriel! que de fois
" Tes pieds ont dû fouler l'herbe de la prairie!
" Que de fois tes regards et ton âme meurtrie
" Se sont tournés vers tous ces bois m'environnant!
" Au retour des travaux, sous ce chêne, souvent
" Tu t'es couché donnant quelques heures de trêve
" A tes membres lassés, et me voyant en rêve!
" Gabriel! Gabriel! mon frère! mon espoir!
" Quand donc ces yeux ternis pourront-ils te revoir,
" Et ces bras s'enlacer autour de toi!" Près d'elle
Bruyamment tout-à-coup le cri sauvage et grêle

D'un whippoorwill se fit entendre dans les bois,
Pareil au son que fait une flûte, et la voix
Dans les fourrés voisins de distance en distance
S'éloignant expira bientôt dans le silence.
Lors les chênes du fond de l'auguste forêt
Prophétique qu'une ombre énorme enveloppait
Murmurèrent: " Courage, ô vierge, espère et prie,
" Patiente! sois forte!" — A quoi de la prairie
Que la lune éclairait, un soupir répondit:
" A demain!" — Radieux, le matin qui suivit,
Se leva le soleil, et toutes les fleurettes
Du jardin réveillé redressèrent leurs têtes,
Et baignèrent ses pieds rayonnant de leurs pleurs,
Et de ce baume exquis que conservent les fleurs
Dans leurs vases de pur crystal elles oignirent
Ses tresses à couleur d'ébène, et resplendirent
Ses beaux yeux noirs devant les merveilles de Dieu.
Lors le prêtre debout sur le seuil dit: " Adieu!
" Tachez de revenir avec l'enfant prodigue
" Qui connut la famine et se meurt de fatigue.
" Ramenez-nous aussi, Basile, s'il vous plaît,
" La vierge folle qui, paresseuse, dormait
" Quand le promis allait venir" — "Adieu!" dit-elle,
En réponse à ces mots du vieux pasteur fidèle,
Et souriante avec Basile jusqu'au bord
Du bayou — confiante, allant tenter le sort,
Vite elle descendit. — Amarrée au rivage
Une barque attendait. Commençant leur voyage

Avec le beau soleil, la joie et le matin,
Ils suivirent celui que poussait le destin
Comme au désert le vent pousse une feuille morte,
Ils suivirent celui qui par une autre porte
S'en allait dans la vie, et pendant trois long jours
Se succédant, hélas! en leur pénible cours
Ils ne purent trouver trace de son passage!
Ni les lacs, ni les bois touffus, ni le rivage
Ne répondaient! Allant toujours par ce désert,
Après bien des journées ils n'avaient découvert
Encore Gabriel. La rumeur incertaine
Seule les conduisait dans leur course lointaine.
A la fin harassés de fatigue, épuisés,
A la petite auberge espagnole d'Adés,
Modeste rendez-vous pendant l'année entière
Fréquenté des trappeurs, ils mirent pied à terre,
Et tout en leur causant, l'aubergiste bavard
Leur apprit que le jour précédent, sur le tard,
Avec tous ces chevaux et tout son entourage
Gabriel Lajeunesse en quittant le village,
Sans doute pour tenter quelque nouveau destin,
Des lointaines prairies avait pris le chemin.

IV

Loin, bien loin dans l'ouest, il est une déserte
Région, où de neige éternelle couverte,
Chaque montagne dresse un sommet lumineux.
Au bas des creux ravins dentelés, ténébreux,
A l'endroit où la gorge ouvre ainsi qu'une baie
De porte un inégal passage en la futaie
Aux chars des émigrants, vers l'ouest, l'Orégon
Coule, et le Walleway, bayou rapide et long,
Et l'Owyhee. A l'est, à travers la vallée
De l'Eau Douce, en son cours vagabond, affolée
Roule la Nébraska de l'un à l'autre bout
Des hauts monts Windiwer. De Fontaine Qui Bout
Et des sierras d'Espagne, au sud, parmi les sables
Et les rochers à pic, des torrents innombrables
Et dans toute saison balayés par le vent
Du désert, avec un bruit énorme, incessant,
Descendent à la mer, pareils aux hautes cordes
D'une harpe vibrant de sonores exordes.
Mollement étalées entre tous ces cours d'eau
Se trouvent les prairies au merveilleux tableau,
Baies houleuses d'herbage et qui roulent sans cesse,
Dans l'ombre et le soleil, et pleines de jeunesse
Avec leurs grands massifs de roses, d'amorphas
Pourprés. Sur ces prairies errent de haut en bas

Les buffles et l'élan et le chevreuil sauvage,
Les loups et les chevaux, et le feu qui ravage
Et stérilise, et las de voyager les vents
Errent aussi. Comme eux les tribus des enfants
D'Ismaël, sans foyer fixe, disséminées,
Vont et viennent, les mains de sang contaminées,
Au large du désert, cependant qu'au-dessus
Des chemins par ces gens néfastes parcourus
Tournoie et plane avec ses ailes étendues,
Majestueusement, le vautour dans les nues,
Comme l'âme implacable et terrible d'un chef
Tué dans la bataille, escaladant la nef
Du ciel sur des degrés invisibles. Par places,
Monte des feux de camp de ces guerriers rapaces
La fumée en flocons. — Emergeant des bayous
Au cours rapide, on voit des bosquets blancs et roux
Se dresser çà et là. Hideux, branlant la tête,
Et taciturne, l'ours, ce moine anachorète
Du désert, par endroits, apparaît, s'avançant
Lugubre, à petits pas, sournois, et s'accrochant
Aux branches, puis descend en les sombres ravines
Pour déterrer au bord du ruisseau des racines.
Et sur tout ce tableau le grand ciel cristallin
Et toujours pur domine, est pareil à la main
Protectrice de Dieu se voûtant sur la terre
Pour y verser des flots d'amour et de lumière. —
A la base des monts Ozark, dans ce pays
Merveilleux, Gabriel suivi de ses amis,

Tous chasseurs et trappeurs, était entré. Basile
Avec Evangéline à ses côtés, docile,
Et leurs guides indiens avaient de jour en jour
Suivi le fugitif, et dans quelque détour
Espéré le surprendre. Et certaines fois même
Ils avaient vu, cru voir, s'élever dans l'air blême
En spirales, au loin, comme d'un feu de camp
Une fumée. Enfin il serait là! — Mais quand
Ils arrivaient, le soir commençant à descendre,
En cet endroit, hélas! plus rien que de la cendre
Ne s'y trouvait! — Leurs cœurs étaient tristes et las
Leurs membres, mais l'espoir ne leur faillissait pas,
Et plus loin ils allaient, et comme la magique
Morgane, cet espoir d'un signe symbolique
Leur montrait des ruisseaux et des lacs lumineux
Qui reculant toujours s'échappaient devant eux.
— Un soir, comme ils étaient assis devant la flamme
D'un feu de camp, soudain ils virent une femme
Indienne venir près d'eux. Sur tous ses traits
Se lisait un chagrin profond. Mille secrets
Sans doute étaient cachés dans son cœur. Résignée
Pourtant elle semblait. C'était une Shawnee
Revenant d'un pays lointain où son mari
Canadien, Coureur des Bois, avait péri
Sous les coups de chasseurs indiens sanguinaires,
Les Comanches, et vers la tribu de ses pères
Elle s'en retournait. A son récit de deuil
Les cœurs furent émus, et le plus tendre accueil

Lui fut fait, et chacun lui dit d'avoir courage —
Après qu'elle eût parlé, sans tarder davantage,
Ils la firent s'asseoir près d'eux sur le gazon,
Et de viande de buffle et d'autre venaison
Cuîte en la cendre chaude elle eût part copieuse,
Et d'être avec ces gens se sentit toute heureuse.
Mais lorsque le repas fraternel eût pris fin,
Et qu'ayant tout le jour chassé bison et daim,
Basile et ses amis harassés, s'étendirent
Sur le sol, et bientôt sans effort s'endormirent,
Cependant que du feu la tremblante lueur
Jaillissait sur leurs joues à la brune couleur
Et sur leurs corps cachés sous d'amples couvertures
A l'abri sous un chêne aux puissantes ramures,
Lors du sommeil de tous ces hommes profitant
L'étrangère Shawnee s'en vint tout doucement,
A petits pas, s'asseoir en face de la tente
D'Evangéline, puis d'une voix grave et lente
Et basse, avec le charme exquis de son accent
Indien, répéta pour elle seulement
Toute l'histoire de ses amours, de ses peines,
De ses revers. — Souvent à ses paroles pleines
D'innocent abandon, les pleurs vinrent aux yeux
D'Evangéline, car tout aussi malheureux
Que le sien ce cœur-là qui s'ouvrait devant elle
Avait aimé, connu la torture cruelle —
Qu'elle connaissait bien — de la déception!
Un tendre sentiment, tout de compassion

Pour la pauvre Shawnee alors emplit son âme,
Bien que, dans son chagrin, savoir qu'une autre femme
Ayant souffert aussi, fût près d'elle, à son cœur
Causât comme une sorte étrange de bonheur.
Evangéline alors dit combien malheureuse
Elle était, elle aussi, comme sa visiteuse
Ayant aimé jadis, encor, toujours aimant.
La Shawnee à ces mots fut dans l'étonnement,
Elle resta muette, et quand Evangéline
Eut fini de parler, muette sa voisine
Restait encor, Pourtant, à la fin, comme si
A travers son cerveau tout-à-l'heure obscurci
Eût pénétré soudain l'horreur mystérieuse,
Elle conta d'un trait l'histoire douloureuse
Et curieuse aussi du fiancé Mowis —
Telle que la contaient les gens de son pays —
Mowis, ce fiancé de neige qu'une belle
Epousa — mais quand vint au ciel l'aube nouvelle,
Il se leva, sortit tout précipitamment
De son wigwam, soudain en l'air se dissolvant
Aux rayons du soleil, jusqu'à ce que la belle
Ne le vit plus jamais, jamais, encore qu'elle
Le suivît du regard bien loin dans la forêt!
Après quoi d'un ton doux et bas qui ressemblait
A l'incantation d'une magicienne
Fut contée en détail par la femme Indienne
La sombre histoire de la belle Lilinau
A qui faisait la cour, au lieu d'un jouvenceau,

Un fantôme, qui vers l'heure crépusculaire,
Parmi les pins, devant la hutte de son père,
S'en venait soupirer comme le vent du soir,
Parler tout bas d'amour, sans qu'elle pût le voir
Ni sa main le toucher, à la pauvre innocente
Qui, séduite à l'aspect de sa plume ondoyante
Et verte, le suivit certain soir dans les bois,
Mais jamais ne revint, non, pas même une fois!
D'étonnement muette et d'étrange surprise,
Evangéline au son de cette voix exquise
Et magique, restait, jusqu'à ce que bientôt
Tout le pays autour d'elle de bas en haut
Lui parut enchanté, comme si son hôtesse
Basanée en était la douce enchanteresse.
Lentement au-dessus des cimes des grands monts
Ozark, lors se leva la lune, et ses rayons
Illuminant de leur splendeur mystérieuse
L'humble tente, touchant sous la feuillée ombreuse
Les herbes et les fleurs, embrasant tout le bois,
Emplit le grand ciel calme et la terre à la fois,
D'une clarté magique et consolante et pure.
D'un ruisseau qui coulait près de là le murmure
Etait délicieux. Les branches au-dessus
En des chuchottements faiblement entendus
Se balançaient ensemble, ensemble soupiraient.
De doux pensers d'amour maintenant remplissaient
Le cœur d'Evangéline, et pourtant s'y glissait
De peine et de terreur un sentiment secret,

Etrange, trop subtil pour qu'il se définisse. —
Dans un nid d'hirondelle ainsi parfois se glisse
Le froid et venimeux serpent. — Ce n'était pas
Une crainte terrestre entrée en son cœur las,
Mais un souffle venu des régions lointaines
Qu'habitent les esprits à l'écart des humaines
Douleurs semblait flotter dans l'air frais de la nuit.
Et comme Lilinau frustrée elle se dit
Qu'au lieu d'un amoureux ce n'était qu'un fantôme
Qu'elle avait poursuivi. — Cependant sous le dôme
Etoilé du grand ciel, la vierge s'endormit
Avec cette pensée, et tôt s'évanouit
Le fantôme, avec lui se dissipa la crainte. —
Le lendemain quand l'aube encor de rose teinte
Apparut, le voyage avec foi fut repris,
Et la femme Shawnee ainsi parla tandis
Qu'ils poursuivaient leur route: " A l'ouest des montagnes
" Que vous voyez demeure au milieu des campagnes
" Dans son petit village un chef de mission,
" La Robe Noire. Il est en vénération
" Parmi les Indiens. De toute la prairie
" On accourt pour l'entendre. Il parle de Marie
" Et de Jésus. Les cœurs de joie et de chagrin
" Sont pleins quand on l'écoute." — A ces mots un soudain
Tressaillement saisit la douce Evangéline.
" Tous à la mission!" fit-elle, "Je devine
" Qu'aussitôt arrivés, nous apprendrons là-bas
" Une bonne nouvelle!" — Ils ne perdirent pas

De temps, et du côté qu'avait dit la Shawnee
Tournèrent leurs chevaux. Derrière une saillie
De montagnes, juste au moment où le soleil
S'abaissait, un murmure aux voix d'hommes pareil
Fut entendu. Près d'un bayou dans la prairie
La plus proche, d'un bout à l'autre bout fleurie,
Ils virent au milieu — d'abord confusément,
Puis de façon distincte — en file se dressant
Les tentes des chrétiens et des missionnaires
Jésuites. Sous un chêne aux ramures sévères
Et gigantesque, étaient agenouillés celui
Qu'on nommait Robe Noire, et tout autour de lui
Ses enfants convertis. Au haut du tronc de l'arbre,
Un crucifix de bois d'une blancheur de marbre
Se voyait attaché. La vigne l'ombrageait.
Sur la foule au-dessous de lui le Christ posait
Ses yeux d'agonisant. C'était là leur rustique
Cathédrale. Au-dessus montait un saint cantique
A travers les arceaux entre-croisés du toit
Aérien, montait aux cieux, mêlant sa voix
Au doux susurrement des branches. — En silence
La tête découverte et pleins de révérence
Les voyageurs du saint endroit se rapprochant
Tombèrent à genoux et suivirent le chant
Des vêpres. Mais quand fut achevé le service
Et que des mains du prêtre un grand: " Dieu vous bénisse ! "
Fut tombé — telle des mains pleines du semeur
Tombe la graine aux champs — le vénéré pasteur

Lentement s'avança vers la troupe inconnue
Des étrangers, lui dit qu'elle était bienvenue
Et leur sourit à tous d'un air fort bienveillant.
Quand ils eurent parlé, joyeux en entendant
Retentir tout à coup dans la prairie immense
Les sons harmonieux du doux parler de France,
Il les mena vers son wigwam, là, sur des peaux
Et des nattes les fit s'asseoir, et de gâteaux
Faits d'épis de maïs tous ils se régalèrent,
Et leur soif avec l'eau de sa gourde étanchèrent,
Et quand le but de leur voyage fut conté,
Le pasteur répondit avec solennité:
" Six soleils n'ont pas fui du ciel depuis la date
" Où Gabriel assis près de moi sur la natte
" Où cette jeune fille est assise à présent,
" M'a fait, ainsi que vous, ce récit attristant,
" Alors il s'est levé pour se remettre en route."
Très-douce était sa voix, et son âme était toute
Dans les mots qu'il disait. Mais sur le pauvre cœur
D'Evangéline, hélas! malgré tant de douceur
Ces mots tombèrent comme en décembre la neige
Tombe dans quelque nid d'où le vent sacrilège
A chassé les oiseaux, n'y laissant que la mort.
" Gabriel est allé loin, bien loin vers le nord,"
Reprit le vieux pasteur de sa voix tendre et bonne,
" Mais la chasse finie, aux premiers jours d'automne,
" Ainsi qu'il l'a promis, il reviendra chez nous." —
"Oh! de grâce! laissez que je reste avec vous,"

Lors dit Evangéline en pleurs, humble et soumise,
Cependant que chacun admirait sa franchise,
" Laissez-moi vivre ici, vénérable pasteur,
" Car mon âme est chagrine, et saignant est mon cœur ! "
A tous cela parut sage et bien. — De bonne heure
Ayant dit qu'il voulait regagner sa demeure
Basile monté sur son cheval mexicain
Avec ses compagnons partit le lendemain,
Aux soins du chef chrétien laissant Evangéline.

Lentement, lentement sur son âme chagrine
Passèrent les longs jours, les semaines, les mois,
Lentement, encor plus lentement qu'autrefois,
Et les champs de maïs qui lorsqu'en étrangère
Elle était arrivée, à peine de la terre
Commençaient à sortir, maintenant au-dessus
De sa tête ondoyaient en épis blonds, vêtus
De feuilles, et formaient pour les corbeaux des cloîtres
Et pour les écureuils à fourrures grisâtres
Des greniers. — Et bientôt, quand vint dans le pays
La saison d'or, chacun égrena le maïs,
Et l'épi rouge-sang faisait rougir les filles,
Car cela prédisait entrant dans les familles
Un amoureux, tandis qu'à chaque épi crochu
Elles riaient, voyant en lui, sombre et fourchu,
Un voleur dans les champs de blé. Mais l'épi rouge
Ne fit jamais sortir néanmoins de son bouge

L'ami d'Evangéline — ah! point ne ramena
Gabriel! — "Patience!" après son hosannah
Disait alors le prêtre. "Oh! crois! car ta prière
" Du ciel est entendue! Au-dessus de la terre
" De la prairie, enfant, regarde se lever
" Cette plante qu'un rien suffirait à ployer.
" Elle est tournée au nord de façon aussi sûre
" Que l'aimant. C'est la fleur-boussole — La nature
" Et Dieu pour diriger les pas du voyageur
" Dans le désert sans fin, sans chemin, et trompeur,
" L'ont suspendue ici sur sa tige fragile.
" Telle est, enfant, la foi dans l'âme humaine. Mille
" Fleurs de plaisir, d'amour, ont avec plus d'éclat
" Plus de parfum. C'est vrai. Leur odeur nous abat
" Toutefois, est mortelle, et ces fleurs nous égarent.
" Seule cette humble plante au voyageur qu'effarent
" Des lointains inconnus est utile, guidant
" Ses pas vers les sentiers du Nord, et couronnant
" Lors de son arrivée aux maisons éternelles
" Son âme de bonheur, et son front d'asphodèles
" Qu'imprègne le népenthe!"—Ainsi l'automne vint,
Et se passa. Toujours, hélas! n'arriva point
Gabriel! Et bientôt la saison printanière
Apparut, de ses fleurs couvrant toute la terre.
Du rouge gorge et de l'oiseau bleu le doux chant
Dans la plaine et les bois résonna longuement.
Gabriel ne vint point. — Toutefois sur la brise
D'été flotta dans l'air plus tendre et plus exquise

Que le chant de l'oiseau, que le parfum des fleurs,
Une rumeur. Bien loin, au nord est, disait-elle,
Au sein des bois profonds d'un pays qu'on appelle
Michigan, Gabriel avait sa hutte au nord
Du bayou Saginaw. Ce fut un grand confort
D'apprendre la nouvelle. Alors Evangéline,
Bien que de la quitter son âme fut chagrine,
Disant un long adieu à l'humble mission,
Séjour de paix, d'amour, et de dévotion,
Suivit les guides qui cherchaient les lacs propices
Du St. Laurent. — Après de nombreux sacrifices
Et d'accablants chemins, après bien des dangers
Courus, lorsqu'à la fin avec ces étrangers
Elle fut arrivée en ces forêts profondes
Qui du fier Michigan voient s'écouler les ondes,
Au lieu de Gabriel, de repos, de bonheur,
Déserte elle trouva la hutte du chasseur!

Ainsi dans la tristesse immense s'écoulèrent
Les semaines, les mois — Ainsi se succédèrent
Les années, et la vierge aux beaux yeux désolés
Erra dans des pays divers et reculés
Par toutes les saisons. Sous les tentes de Grâce
Des humbles missions Moraves, sur la trace
Des convertis tantôt, et tantôt dans les camps
Tapageux de l'armée, et même sur les champs
De bataille elle errait, ou par les solitaires
Hameaux, dans les cités populeuses, prospères

Ou pauvres. Et partout la pauvrette passait
Comme un fantôme qui derrière ne laissait
De souvenir. Malgré déjà tant de souffrance
Belle et jeune le jour où, pleine d'espérance
Elle avait commencé son voyage, elle était
Flétrie et vieille quand celui-ci s'achevait
En désappointement. Chaque année à la suite
Avait pris quelque chose à sa beauté détruite,
Et laissé derrière elle encore plus profond
Le ténébreux chagrin. — Alors sur son beau front
Apparurent bientôt de faibles lueurs grises,
Aube d'une autre vie à formes indécises,
Et qui débordait sur son terrestre horizon,
Ainsi qu'à l'orient en la belle saison
Dans le ciel fatigué des brumes automnales
Le matin se revêt d'étranges couleurs pâles.

V

Dans ce pays charmant que traversent les eaux
Du Delaware, et qui garde sous les rameaux
Ombreux de ses forêts, comme un noble héritage,
De valeur, de vertu civique et de courage
Le nom partout vanté, glorieux, cher toujours
De Penn l'apôtre, sur les bords fleuris du cours
Du fleuve, est la cité qu'il bâtit et qui l'aime.
Là toute brise embaume, et la pêche est l'emblême
De la beauté. Les rues encore en doux échos
Y redisent les noms des arbres au repos
Dans la forêt, cherchant, croirait-on, en coquettes,
A calmer la fureur des Nymphes aux retraites
Envahies autrefois. Là parmi les enfants
De Penn, Evangéline, après bien des tourments
Endurés sur la mer, avait d'une patrie
Trouvé la ressemblance encore qu'assombrie,
Un foyer. Là, victime aussi du même sort,
Le vieux René Leblanc, le notaire, était mort,
Et de ses cent petits enfants un seul à l'heure
Suprême à ses côtés, en attendant qu'il meure,
Avait veillé, rien qu'un! Quelque chose du moins
En cette ville amie, en ses rues, en ses coins,
En ses maisons, s'offrait à la pauvre exilée,
Qui lui parlait au cœur, et bien que désolée

Toujours elle sentait autour d'elle des gens
Sympathiques, à cœur ouvert, encourageants,
Et son oreille aimait ouïr la mélodie
Des "toi" comme des "tu" des Quakers. La patrie
Acadienne alors, semblait-il, revivait
Pour elle, la patrie adorée, où régnait
L'égalité pour tous, où tous comme des frères
Et des sœurs sous le ciel coulaient leurs jours prospères!
Aussi quand l'insuccès, les efforts superflus
Cessèrent pour de bon, hélas! et pour ne plus
Jamais être repris sur cette triste terre,
Sans plainte, doucement, comme vers la lumière
La feuille, elle tourna ses pensers et ses pas
Vers ce sol fraternel, et ne le quitta pas.
Ainsi que, le matin, du haut d'une montagne
Le brouillard pluvieux roule et bientôt s'éloigne
Et disparaît, tandis que, dessous, nous voyons
Le paysage au loin baignant dans les rayons
Du soleil resplendir, avec lui les rivières
Et les cités, et les hameaux et les chaumières
Dorés de leur éclat, de même en un moment
De son esprit troublé les brumes s'échappant
Tombèrent. Elle vit le monde au-dessous d'elle
Sans ombre désormais et sans peine cruelle,
Mais tout illuminé d'un grand amour humain,
Et le sentier gravi couché dans le lointain
Aplani maintenant, brillant de la lumière
Descendant des hauteurs, superbe et plénière.

Gabriel n'était pas oublié. Dans son cœur
Son image vivait, de beauté, de splendeur,
De jeunesse, d'amour revêtue — et comme elle
L'avait vue autrefois — la dernière et cruelle
Et lamentable fois surtout, mais encor plus
Belle depuis le jour où leurs deux cœurs perdus
S'étaient cherchés, depuis que tout était silence
Autour d'eux, bien plus belle à cause de l'absence!
Et quand elle pensait à lui, n'entrait pour rien
La durée. Il était son Gabriel, son bien,
Son bonheur, et sur lui n'exerçaient plus d'empire
Les années. A ses yeux, après un tel martyre,
Il n'était pas changé, mais bien transfiguré.
Il était devenu pour son cœur l'adoré
Défunt, mais non l'absent. Et l'oubli de soi-même,
La résignation, le dévouement suprême
Aux autres, telle était l'héroïque leçon
Que tant d'épreuves, tant de chagrins à foison
S'entassant sur ses jours passés avaient apprise
A son âme, et c'était une leçon exquise
D'amour, et cet amour lors s'était répandu,
A flots avait coulé, s'était comme perdu
Au large, perdu, non, mais semblable à certaines
Epices qui toujours de parfums restant pleines
Embaument l'air et qui pourtant ne perdent pas
Leur arôme. Pour elle, à cette heure, ici-bas,
N'existait plus d'espoir, de désir dans la vie
Que de suivre humblement, en sa peine infinie,

D'un pas respectueux les traces du Sauveur.
Ainsi bien des années elle vécut en sœur
De la miséricorde, à toutes les misères
Prodiguant le secours, sous les toits solitaires
Pénétrant, dans des rues où jamais le soleil
Ne verse ses rayons, où jamais le sommeil
Dans les froids galetas oubliés ne répare
Les forces du souffrant que la douleur effare
Et qui crie: "Au secours!" en vain. De nuit en nuit
Cependant que dormait la ville et qu'avec bruit
Le veilleur répétait en traversant les rues
Par le vent fouettées et sombres sous les nues
Que tout dans les quartiers en ordre se trouvait,
Et que le bon sommeil réparateur régnait
Dans les plus petits coins de la ville assoupie,
Au haut d'une fenêtre il voyait sa bougie.
De jour en jour aussi, dans la grise lueur
De l'aube, quand traînant ses pas avec torpeur,
Le fermier allemand au marché vide encore
Portait dans son panier large et multicolore
Fleurs, légumes et fruits, il rencontrait souvent
Une vierge seulette, et pâle, et douce, allant
Droit devant elle et d'un pas modeste et tranquille
Prendre un peu de repos, enfin! — Or, sur la ville
Fraternelle il advint qu'une peste sévit.
Des présages depuis longtemps avaient prédit
Qu'elle viendrait, surtout, nombreuses et sauvages
Des bandes de pigeons aux étranges plumages

Qui traversaient le ciel en leur vol noir, n'ayant,
A ce que l'on disait, à leur jabot qu'un gland.
Comme de l'océan les marées en septembre,
Grosses, font déborder les ruisseaux couleur d'ambre
Jusqu'à ce qu'en un lac énorme sur les champs
Ils s'épanchent, de même, en ces affreux moments,
La mort qui débordait ses bornes naturelles,
Fauve, inondait la Vie, et ses ondes cruelles
Transformaient, en suivant leur cours précipité,
En un grand lac bourbeux le beau fleuve argenté
De l'existence. En vain s'efforçait la richesse
De suborner, en vain s'efforçait la jeunesse
De charmer l'oppresseur macâbre! Egalement
Tous tombaient sous ses coups furieux! seulement
Hélas! le pauvre gueux n'ayant à son service
Aucun laquais, et pas d'amis, jusqu'à l'hospice
Se traînait pour mourir, car l'hospice ici-bas
Est l'abri pour tous ceux de nous qui n'en ont pas!
Il se trouvait alors en ces pierres bénies
Dans les faubourgs, parmi les bois et les prairies.
La ville l'environne aujourd'hui, mais encor,
Comme par le passé, n'ayant pour tout décor
Que sa porte aux dolents d'âme et de corps ouverte,
Ses humbles murs et son guichet, modeste, certe,
Parmi tant de splendeurs, il semble doucement
Répéter ces grands mots du Christ compatissant:
" Vous aurez avec vous toujours bien des misères!"
Là jour et nuit venait pour consoler ses frères

La sœur de charité. Quand elle apparaissait
De son lit de douleur plus d'un mourant levait
Ses regards désolés sur son calme visage,
Et croyait voir sitôt, comme dans un mirage
Ou comme dans un rêve, une grande lueur
Céleste environnant son beau front de splendeur,
Et cet éclat était pareil à l'auréole
Dont entourait jadis le peintre de Fiesole
Le front des saints et des apôtres, ou pareil
A ces nimbes, fragments sans doute de soleil,
Qu'on voit souvent la nuit, au-dessus d'une ville
Aperçue à distance et reposant tranquille.
Et c'était à ses yeux comme un divin rayon,
Une lampe éclairant la céleste Sion
Dont avant peu la porte à son âme souffrante
Allait enfin s'ouvrir, large et resplendissante.
Or Sœur Evangéline un dimanche matin
Suivait paisiblement, humblement, son chemin.
La rue était déserte, et partout le silence
Régnait. Et quand elle eut parcouru la distance,
Elle franchit le seuil de l'asile. C'était
L'été. Des mille fleurs du parterre montait
L'odeur suave dans l'air pur et frais. Lors elle
S'arrêta, se pencha pour cueillir la plus belle
Des roses, pour qu'encore, avant de s'endormir
De son dernier sommeil, le mourant pût bénir
Sa beauté, son parfum. Avec cette pensée,
En tête, et sur son cœur la belle fleur pressée,

Heureuse elle gravit les marches conduisant
Aux corridors muets et tristes que le vent
D'est avait rafraîchis. Du beffroi de l'église
Du Christ à son oreille en une note exquise
Arrivèrent, lointains et doux, les carillons,
Tandis que, se mêlant à ses dévotions
Aériennes par les prairies apportées,
Volaient les psalmodies en cadence chantées
Par les bons Suédois dans leur temple voisin
De Wicaco. La vierge écouta — puis, soudain,
Doucement, lentement, doucement, comme une aile
Qui s'abaisse, tomba, planant au-dessus d'elle,
Le calme du moment. Quelque chose lui dit
Au fond du cœur tout bas: " Ce beau matin finit
" Tes épreuves!" Et dans la salle des malades
Toute émue elle entra. Le long des colonnades
Sans bruit allaient, venaient, dans leur beau dévouement,
Les infirmières à coiffe blanche, humectant
Le front suant à froid, la lèvre fiévreuse
Des pauvres moribonds, et d'une main pieuse
Fermant les yeux éteints des morts, et recouvrant
D'un linge blanc leurs traits fatigués, cependant
Qu'ils étaient étendus sur leurs lits de souffrance,
Comme au bord du chemin des tas de neige dense
Et rigide. Plus d'un pauvre pour voir passer
L'ange consolateur, sur son froid oreiller
Se retourna, levant sa figure alanguie
Vers elle, l'attendue, et toujours la bénie,

Car sa présence était pour le cœur un rayon
D'en haut venant baiser les murs d'une prison!
Et comme elle avançait dans la salle d'hospice,
Elle vit que la mort, la mort consolatrice,
Posant sa main sur plus d'un souffrant pour toujours
Avait guéri son cœur, et plus d'un dans le cours
De la nuit précédente avait quitté sa place
Familière, à tout jamais, de guerre lasse,
Il avait disparu. L'endroit resté vacant
Avait été pourvu d'un nouvel occupant.
Mais soudain, comme si quelque grande épouvante
Eût saisi tout son être, ou que stupéfiante
Une pensée en elle eût fait invasion,
Immobile — telle est une âme en vision —
Elle se tint pendant deux minutes suprêmes —
L'œil fixé quelque part, tout près, les lèvres blêmes
Entr'ouvertes, et dans tout son corps un frisson
Courut, et de sa main froide comme un glaçon
Tomba la belle rose aux souffrants destinée,
Mais, ainsi que le reste, à présent oubliée.
L'œil fixé quelque part, dans l'immobilité
Elle se tint ainsi, la sœur de charité,
Qu'était-ce, ô vierge? Alors s'échappa de ses lèvres
Un tel cri de douleur qu'au milieu de leurs fièvres
L'entendirent tous les mourants, et qu'aussitôt
Chacun se souleva sur sa couche en sursaut.
En face d'elle sur un grabat de misère
Gisait tout de son long en la blanche lumière

Qui l'entourait, le corps d'un vieillard. Estompant
Ses tempes, longue, mince et de couleur d'argent,
Une boucle par-ci par-là sur son front pâle
Tombait. Mais comme en la lumière triomphale
Du matin il était au repos, un moment
Son visage reprit, du moins apparemment,
Sa prime fermeté. Tant, vraiment, ont coutume
D'ainsi changer les traits des souffrants que consume
La maladie, et qui se meurent par degrés!
Ainsi de ce vieillard semblaient changer les traits.
Chaude et rouge brûlait encore sur ses lèvres
La flamme qui toujours accompagne les fièvres.
Tout comme si la vie — ainsi que les Hébreux —
Eût aspergé de sang ses portes pour que mieux
L'ange noir de la mort apercevant ce signe
Passât outre. Il gisait sur un grabat en ligne
Avec d'autres grabats, gisait sans mouvement,
Sans connaissance, sans volonté, se mourant,
Et son âme épuisée en d'infinis abîmes
De ténèbres semblait s'enfoncer, en d'intimes
Trous sombres de sommeil et de mort s'enfoncer
De plus en plus. Ce cri qu'on venait de pousser
Sauvage retentit dans ce royaume d'ombre
En répercussions sonores et sans nombre.
Bien qu'insensible à tout, le vieillard l'entendit.
Et bonne et sainte dans le calme qui suivit
Une femme vint lui murmurer à l'oreille
D'une voix douce, oh! douce! oh! si douce, pareille,

En ses accents aux voix qu'ont les saintes du ciel
"O Gabriel! mon bien-aimé! mon Gabriel!" —
Et cette voix de femme en un profond silence
Expira. Lors en rêve il revit son enfance
Pour la dernière fois, et les grands prés fleuris
Acadiens avec leurs bayous et leurs nids
Dans les chênes, au loin la forêt, la montagne,
Le village si cher, et sa belle compagne
Se promenant sous les vieux arbres comme aux jours
A jamais envolés de leurs chastes amours!
Et dans sa vision parut Evangéline
Avec ses grands yeux noirs et ses tresses, divine,
Adorée, et des pleurs lui sortirent des yeux.
Et comme lentement il soulevait, heureux,
Ses paupières, sitôt la vision bénie
Toute faite d'amour et toute d'harmonie
Dans l'ombre épaisse autour de lui s'évanouit,
Cependant que la vierge était près de son lit
A genoux. Vainement ses lèvres s'efforcèrent
De murmurer son nom, car les sons expirèrent
Sans être articulés, et seul leur mouvement
Révélait son effort. Vainement, vainement,
Il voulut soulever sa tête agonisante! —
Déposant un baiser sur sa bouche expirante
A genoux près de lui, la vierge sur son sein
Lui mit la tête. Doux, en ce moment, serein
Etait l'éclat des yeux du vieillard, mais dans l'ombre
Il s'éteignit soudain, comme dans la nuit sombre

Une lampe est éteinte au passage du vent
Le long d'une croisée.

Et c'était maintenant
La fin de tout! L'espoir, le chagrin et la crainte,
La souffrance de l'âme, et l'attente, et la plainte
Inconsolée, et tant de profondes douleurs,
Et la constante angoisse, et les peurs, et les pleurs,
Et la soumission chrétienne et résignée,
Tout était bien fini! — La tête inanimée
Du vieillard sur son sein pour la dernière fois,
Pressée, humble, elle fit un grand signe de croix,
Puis inclinant le front comme quelqu'un qui prie,
Murmura: "Ton enfant, Seigneur, te remercie!"

Elle est toujours debout la forêt du vieux temps!
Mais bien loin de son ombre, ensemble les amants
Dorment dans leur tombeau qu'aucun signe n'indique
Sous l'humble mur d'un cimetière catholique.
En plein cœur de la ville, ils gisent inconnus —
On a bien su leur nom, mais nul ne le sait plus —
Chaque jour la marée humaine près d'eux monte
Et descend, et parmi ce qui passe l'on compte
Des milliers de cœurs qui saignent, quand les leurs
Reposent à jamais à l'abri des douleurs,
Des milliers aussi de cerveaux en souffrance,
Quand eux sont à couvert de la désespérance —

Des milliers de mains de pauvres travailleurs
Tandis qu'eux ont fini leurs terrestres labeurs —
Des milliers de pieds fatigués avant l'âge
Quand eux sont arrivés au terme du voyage!

Elle est toujours debout la forêt du vieux temps!
Mais sous l'ombrage épais de ses arbres géants
Une nouvelle race, où l'autre fut détruite,
Avec une autre langue et d'autres mœurs habite —
Et ce n'est que le long des rivages brumeux
Où. triste, l'Atlantique abat ses flots houleux,
Qu'on rencontre certains paysans d'Acadie
Dont les pères fuyant l'exil, vers la patrie
Toujours vivante en leur fidèle souvenir
Ont ramené leurs pas errants, pour y mourir —
Dans la hutte de ces pauvres gens du rivage
La roue et le métier font toujours leur ouvrage —
Les jeunes filles sont encor comme autrefois
Coiffées à la normande, et tissent de leurs doigts
La jupe de couleur, et, quand vient la nuit noire,
Assises devant l'âtre elles content l'histoire
D'Evangéline, et des cavernes de la Mer
Voisine, inconsolé, monte un cri long, amer —
C'est l'océan qui mêle ainsi sa voix stridente
Aux pleurs de la forêt, là haut, qui se lamente!

FIN

